



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

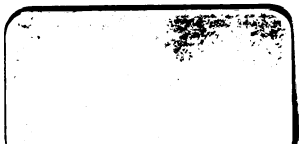
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



VM3. E. BER

~~Vol. Fr. II B. 648~~





ANALYSE
RAISONNÉE
DE
L'ESPRIT DES LOIX.

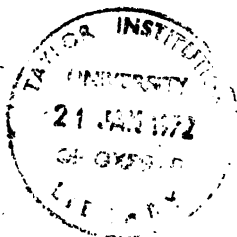


A GENEVE;
Chez CL. PHILIBERT & BARTH. CHIROL.

M. D C C. L X X I.

LOrsqu'on annonça à Louis XV. la mort du
Président de MONTESQUIEU, ce grand Roi
dit publiquement que *c'étoit un homme impossible*
à remplacer, paroles qui font l'éloge également
de l'auguste Maître, & de son illustre sujet.

L E T T R E D L D A.





AVERTISSEMENT.

L'Auteur de ce petit Ouvrage n'étant pas François, il prie qu'on veuille bien lui pardonner les fautes qu'on pourra y trouver contre le génie de la langue dans laquelle il a osé écrire. On y apercevra, sans doute, plusieurs fautes de stile, quelques incorrections, des constructions peut-être vicieuses, de l'impropriété dans divers termes. Le Lecteur équitable & indulgent voudra bien ne pas s'arrêter à ces défauts, pour ne faire attention qu'au sens & au fond des choses; en admirant avec lui le génie profond, l'esprit mâle & vigoureux, le jugement & le discernement exquis, les vûes étendues & sublimes, l'ordre & l'enchaînement merveilleux des idées, la marche ferme & assurée, l'amour & le zèle pour le bien de l'humanité, qui

4 A V E R T I S S E M E N T.

distinguent si avantageusement l'immortel MONTESQUIEU. Si par cette *Analyse* de son *Esprit des Loix*, celui qui l'a composée, pouvoit se flatter de faire lire davantage cet Ouvrage incomparable & si utile, de le faire plus méditer, mieux saisir, il s'en féliciteroit beaucoup. Par-là, il auroit, comme cet illustre Auteur, le sage Législateur des Nations, contribué au bien de l'humanité, avantage précieux, qui a été son objet.



LETTRE

DE MR. LE PRESIDENT DE MONTESQUIEU

à L'AUTEUR MR. l'A.... B....

J'Ai fini la lecture des deux morceaux de votre Préface (a) Monsieur, & je prend la plume pour vous dire que j'en ai été enchanté; & quoique je ne l'aye vue qu'au travers de mon amour propre, parce que je m'y trouve paré comme dans un jour de fête, je ne crois pas que j'eusse pu y trouver tant de beauté, si elle n'y étoit pas. Il y a un endroit que je vous supplie de retrancher, c'est l'article qui concerne les Anglois & où vous dites que j'ai mieux fait sentir la beauté de leur gouvernement que leurs Auteurs mêmes. (b) Si les Anglois trouvent que cela soit ainsi, eux, qui connoissent mieux leurs livres que

(a) Cet écrit lorsqu'il fut envoyé à Mr. le Président de Montesquieu, portoit le titre de Préface, car il devoit être mis à la tête de l'Esprit des Loix.

(b) Cet endroit a été retranché.

iv L E T T R E &c.

nous, on peut être sûr qu'ils auront la générosité de le dire; ainsi renvoyons-leur cette question. Je ne puis m'empêcher, Monsieur, de vous dire combien j'ai été étonné de voir un Etranger posséder si bien notre langue, & j'ai encore des remerciemens à vous faire sur mon Apologie, que vous faites, vous qui m'entendez si bien contre des gens qui m'ont si mal entendu, qu'on pourroit gager qu'ils ne m'ont pas seulement lu. D'ailleurs, je dois me féliciter de ce que quelques endroits de mon livre vous ont fourni une occasion de faire l'éloge de la grande Reine. J'ai, Monsieur, l'honneur d'être avec des sentimens remplis de respect & de considération.

Votre très-humble & très obéissant
Serviteur,

MONTESQUIEU.

à Paris, ce 31^e. Decembre 1754.

LETTRE

DE MONSIEUR ALGAROTTI

A L'AUTEUR:

ILL^{mo}. SIG^{ca}. IG^{ca}. PRON. COL^{us}.



IO non ho mai veduto ne di mano di
Rafaello, ne di Paolo un' più magnifico
quadro di quello che fa VS. Illma. dello
Spirito delle Leggi. Ma quale farà il
Tempio a giudicarne da un tale peristi-
lio? Ella farà ben vedere che il Libro di
Mr. de *Montesquieu* non è altrimenti,
„ *De l'Esprit sur les Loix*, come li chia-
mò Mr....., ma l'*Esprit des Loix*,
come lo intitolò l'Autor' suo. Jo mi fa-
rei arrischiato a lodare lo stile Francese
dell' Opera sua se fatto non lo avesse
Mr. de *Montesquieu* medesimo. Sono si-
curo che nel Libro vi sarà moltissimo
che potrà far' piacere anche agl' Italiani.
Mi par mill' anni di vederlo, e potermi

8

abbeverare alle profundissime sue fonti.
 Godo senza fine che le mie cofarelle ab-
 biano trovata tanta grazia dinanzi agl' oc-
 chi suoi. Jo gliele raccomando, e in-
 sieme l'Autore di esse, il quale nulla più
 desidera che di poterle far corte perso-
 nalmente, e darle alcun' segno di quella
 stima altissima, e di quell' ossequio con
 cui ha l'onore di sottoscriversi.

Livorno 15. Aprile 1763

Di VS. Illma.

Devot^{mo}. Obb^{mo}. Seric. Ven.

C. ALGAROTTI



ANALYSE RAISONNÉE
DE
L'ESPRIT DES LOIX.

✱ ✱ ✱ L'AUTEUR *des considérations sur les*
✱ ✱ ✱ **L** *causes de la grandeur des Romains*
✱ ✱ ✱ *& de leur décadence* a publié un Ou-
vrage de Législation. Une parfaite harmonie, un
heureux enchainement ; une exacte ressem-
blance, & pour ainsi dire un même air majes-
tueux de famille entre ces deux originaux, on
indiqué d'abord les mêmes mains paternelles ;
Ainsi *Platon*, ainsi *Cicéron*, & autres grands
hommes, après avoir développé les ressorts des
Gouvernemens, s'attachèrent à donner des règles
de Législation. Tant il est vrai que la durée & la
prospérité des Etats sont inséparables de la bonté
des loix, & que de pareilles opérations sont re-
servées à des hommes rares & d'une extrême vi-
gueur de génie capables de tracer le plan des Em-
pires, & en jeter les fondemens.

L'objet de l'Ouvrage ne sçauroit être plus intéressant. On ne cherche qu'à augmenter les connoissances de ceux qui commandent sur ce qu'ils doivent prescrire, & à faire trouver à ceux qui obéissent un nouveau plaisir à obéir.

Il est aisé de remplir un objet aussi bienfaisant, quand on se propose des principes également bienfaisans. La paix & le desir de vivre en société puissées dans les loix de la nature. Le système, autant dangereux qu'absurde, de l'Etat naturel de guerre anéanti; Le Droit de gens établi sur ce grand principe, que les Nations doivent se faire dans la paix le plus de bien, & dans la guerre le moins de mal qu'il est possible; L'esprit de conquête & d'aggrandissement décrié; Des flettrissures perpétuelles sur le Despotisme. De l'horreur contre les grands coups d'autorité; La félicité publique fondée sur le rapport d'amour entre le Souverain & les sujets; Enfin des maximes propres à faire naître la candeur des mœurs, & la douceur des loix: Voilà les principaux traits de cet Ouvrage, qui forment son esprit général ou plutôt le triomphe de la modération & de la sûreté.

Nôtre Auteur considère d'abord les loix dans la vue la plus universelle, c'est-à-dire ces loix générales & immuables, qui dans la relation

de L'Esprit des Loix.

3

quelles ont avec les divers êtres physiques, s'observent sans aucune exception avec un ordre, une régularité & une promptitude infinie.

Il fait descendre du Ciel les loix primitives dans la relation qu'elles ont avec les Etres intelligens. Comme ces loix doivent leur origine non aux Institutions humaines, mais à l'Auteur de la nature, on est charmé d'y voir résider la vérité sans que leurs traits vieillissent jamais.

Il examine les loix par rapport à l'homme considéré avant l'établissement des Sociétés & par conséquent dans l'état de nature. Il les cherche telles qu'on les a fixées après que les hommes se sont liés en société dans les rapports, ou des Nations & Nations, ce qui forme le *Droit des Gens*, ou des Souverains & sujets, ce qui établit le *Droit politique*, ou de Citoyen & Citoyen, ce qui constitue le *Droit civil*. Nôtre Auteur a trop de pénétration pour ne pas appercevoir la suprême influence de ces notions qui dominent sur le corps entier de son Ouvrage, aussi est-il attentif à porter une lumière toute nouvelle sur cette matière, qui malgré les éclaircissements de tant d'habiles gens, ne laissoit pas d'être encore de nos jours figurée par des absurdités.

Après ces notions préliminaires, la Constitution

Analyse Raisonnée

tion des Gouvernemens ; leur force offensive & défensive ; la liberté ; le physique du Climat , & du Terroir ; L'esprit général de la Nation ; le Commerce ; La Population , sont les principaux chefs auxquels nôtre Auteur rapporte la Législation (a). C'est de ces rapports primitifs qu'une infinité d'autres coulent comme de leur source.

Pour ce qui est de la Constitution : il fixe trois espèces de Gouvernemens , *Républicain* , *Monarchiques* & *Despotique*. Il en découvre la nature , & il montre les loix fondamentales qui en dérivent. Ces loix partent d'elles-mêmes , d'une si grande universalité , qu'on peut les regarder comme la base de la Constitution. Comme c'est par ces loix fondamentales qu'il faut régler la puissance Souveraine , les droits des sujets , & les fonc-

(a) J'ai cru à propos en renvoyant le Lecteur à l'original de me taire dans mon travail à l'égard des Loix civiles de la Monarchie Françoisse & de ses loix féodales , matières difficiles , épineuses & qui demandent des connoissances locales & sans nombre. J'en ai agi de même au sujet des loix par rapport à la Religion. Eh ! Comment un Ecrivain subalterne oseroit-il lever ses mains arémbiantes par cueillir des fruits d'un arbre qui à la racine, dans le Ciel ? Aussi je n'ai rien dit sur quelques exemples. Néanmoins toutes les grosses masses y restent.

de l'Esprit des Loix.

tions des Magistrats, aussi est-ce dans la juste fixation de ces mêmes Loix, que nôtre Auteur s'est signalé; J'oserais presque dire, que ses théories n'ont pas produit une admiration stérile. Il ne s'arrête pas à des préjugés, il va directement au but des choses, tirant ces loix de la nature de chaque Constitution. C'est ainsi qu'un Auteur judicieux établit des principes.

Comme chaque espèce de Gouvernement, outre ses loix fondamentales qui lui sont propres, a besoin aussi de ressorts particuliers qui maintiennent & soutiennent sa constitution & la fassent agir, nôtre Auteur avec un esprit de justice & de précision incomparable, recherche, examine & découvre ces ressorts dans la nature même de chaque Gouvernement: ressorts qu'il appelle *principes*. La *vertu politique*, c'est à dire l'Amour de la Patrie, & de l'égalité fait agir le gouvernement Républicain; l'*Honneur* est le mobile du gouvernement Monarchique. La *crainte* entraîne tout dans le gouvernement despotique. Ces principes ont tant de vûes & ils influent si immédiatement sur la Constitution, qu'on peut les considérer comme la clef d'une infinité de loix. Nôtre Auteur découvre d'un si beau point de vûe les détails immenses des loix

C'est à ce principe qu'il rapporte les loix de l'éducation ; en effet c'est par là que les grands Politiques & les sages législateurs ont tracé le plan de leur législation ; ayant toujours regardé l'éducation comme l'Âme ; l'ordre, le conseil, la vigueur du gouvernement. C'est sur tout, lorsqu'il parle de l'éducation propre au gouvernement Monarchique qu'il fouille dans les replis les plus secrets du cœur humain, afin de pouvoir dévoiler les ressorts de l'honneur, & développer les semences de ses bizarreries. Il remonte à l'antiquité la plus reculée, pour y chercher des exemples frappans de cette vertu politique si nécessaire à former un vrai Republicain. Il nous fait trouver des points fixes dans ces institutions singulières, que sans les éclaircissemens on auroit crû n'être que l'ouvrage d'une speculation oisive, ou de quelque esprit inquiet.

Nôtre Auteur sûr de la possession de ses immenses richesses, se plaît à faire toujours entrevoir des germes de pensées cachées, que la méditation du lecteur fait éclore. La chaîne précieuse des idées, qui se suivent, même sans se montrer, paroît indiquer dans ce livre sur l'éducation, que ce seroit l'endroit propre pour rendre hommage à cette

Philosophie, qui débarassée de toutes questions frivoles, ou plus curieuses qu'utiles, n'a pour objet que la recherche du vrai bien & les principes de la saine morale, par conséquent cette Philosophie sage & bienfaisante, qui avec des yeux de mère, n'a autre soin que de cultiver un esprit & une ame qui doit-être vigilante, qui doit être sage, qui doit être juste pour la société. Cette Philosophie, qui a une force & une efficace de vive loi, parce qu'elle forme le bon Prince, le bon Magistrat, le bon sujet, le bon Patriote, le bon Parent, & pour tout dire, le Citoyen vertueux. Sans cette Philosophie *Alexandre* n'auroit jamais civilisé tant de Peuples. Inspirés par cette philosophie, les enfans de ces contrées barbares, faisoient leur passe-temps à lire les vers d'*Homere*, & à chanter les Tragedies de *Sophocles* & d'*Euripide*. Sans cette philosophie *Epaminondas* n'auroit pas fait l'admiration de l'univers.

Nôtre Auteur, après avoir jetté des fondemens si solides à l'égard de l'éducation, suivant toujours de près les principes de chaque Gouvernement, rapporte à une théorie si féconde & si générale de ces mêmes principes, les loix que le Législateur veut donner à toute la Société.

Chose singulière ! toutes promptes & étendues

que solent les vûes de nôtre Auteur , elles ne scauroient ici le décharger de la plus laborieuse attention. Comme il a l'habileté suprême de distinguer , quand il faut seulement indiquer , quand il faut enseigner , quand il faut diriger , ce n'est qu'après des recherches sans nombre & compliquées , inséparables d'un grand travail , & d'une application suivie , qu'il découvre ici toutes les faces de ces objets de Législation , & leur différentes les plus délicates. C'est ainsi , que dans une beauté achevée du corps humain , qui consiste dans la juste proportion de ses parties , celles qui doivent avoir plus de force , ont aussi plus de grosseur , celles qui doivent être plus déliées sont à mesure plus déchargées.

Ainsi , c'est avec la dernière exactitude que nôtre Auteur , en conformité des principes du Gouvernement Républicain , où il est souverainement important que la volonté particulière ne trouble pas la disposition de la Loi fondamentale , montre les loix propres à favoriser la subordination aux Magistrats , le respect pour les vieillards , la puissance paternelle , l'attachement aux anciennes Institutions , la bonté des mœurs. Il règle aussi le partage des terres , les dots , les manieres de contracter , les donations , les testaments , les suc-

cessions , pour conserver l'égalité , qui est l'Âme de ce gouvernement.

Et comme les loix Romaines , malgré la révolution des Empires , seront toujours à plusieurs égards le modele de toute législation sagesse ; Nôtre Auteur , pour faire mieux sentir l'étroite liaison des loix de succession avec la nature du gouvernement , remonte jusqu'à l'origine de *Rome* , pour chercher sous des toits rustiques &c dans le partage du petit Territoire d'un peuple naissant , composé de pères , les loix civiles à ce sujet , dont le changement tint toujours à celui de la Constitution (2) ici , comme par tout ailleurs , on est convaincu que la politique , la philosophie , la jurisprudence par leur secours mutuel , portent des lumières , là , où on n'entrevoit que des petits éclairs.

Les prééminences , les rangs , les distinctions , la noblesse entrent dans l'essence de la monarchie. C'est donc des principes de ce gouvernement , qu'il fait descendre les loix qui concernent les privilèges des terres nobles , les fiefs ,

(2) L'article des loix Romaines sur les successions qui seul dans l'original forme le livre 17. non sans interruption , trouve ici naturellement sa place après le ch. 31 du liv. 5. ou je l'ai mis.

les retraits lignagers, les substitutions, & autres prérogatives, qu'on ne sçauroit par conséquent communiquer au peuple; sans diminuer la force de la noblesse, & celle du peuple même, & sans choquer inutilement tous les principes.

Notre Auteur est charmé de reconnoître ici l'excellence des principes du gouvernement Monarchique & ses avantages, sur les autres especes de gouvernemens, vû les différens ordres, qui tiennent à la Constitution, & qui la rendent inébranlable, au point de voir ses ressorts remis en équilibre au moment même de leur déreglement.

Il développe les loix qui sont relatives à ce mouvement de rapidité, à ces violences, à cette affreuse tranquillité, à cette létargie, à cet esclavage du gouvernement despotique; il se dechaîne contre ces caprices, ces fureurs, ces vengeances, cette avarice, ces volontés rigides, momentanées, & subites d'un Visir, qui est tout, tandis que les autres ne sont rien. Il trace avec les couleurs les plus noires une peinture si naïve des fantaisies, des indignations, des inconstances, des imbécillités, des voluptés, de cette paresse, & de cet abandon de tout, d'un Despote, ou plutôt du premier prisonnier enfermé dans son Pa-

de l'Esprit des Loix.

11

ins, que nous inspirant de l'horreur contre cette espèce de gouvernement, il paroît nous avertir tacitement, combien nous sommes obligés de rendre grace au Ciel, de nous avoir fait naître dans nos Contrées heureuses, où les Souverains toujours agissans, toujours travaillans, & menans une vie appliquée, ne sont occupés que du bien être de leurs sujets, comme un bon Pere de famille est attentif au bien de ses enfans.

C'est en tirant les conséquences de ces mêmes principes, par rapport à la maniere de former les jugemens, qu'il sçait tendre les pièges les plus adroits au Despotisme, heureusement inconnu aux sages Gouvernemens de nos jours, où un Corps permanent de plusieurs Juges est le seul dépositaire de la vie, de l'honneur & des biens de chaque Citoyen; Où les Souverains, laissant aux mêmes Juges le pouvoir de punir, se réservent celui de faire grace, qui est le plus bel attribut de la Souveraineté; Et où les Ministres sans se mêler des affaires contentieuses, veillent nuit & jour aux grands intérêts de l'Etat, n'exigeant d'autre récompense de leurs travaux, que le pouvoir de faire des heureux. Notre Auteur pour inspirer, par le contraste, plus de respect pour ces Corps Augustes, ou pour mieux dire,

pour ces Sanctuaires de justice , de vérité , de sagesse , nous rappelle avec horreur le jugement d'*Appius* , ce Magistrat inique , qui abusa de son pouvoir , jusqu'à violer la Loi faite par lui même.

Il nous met entre les mains des trésors inestimables à l'égard de l'établissement des peines. Il nous montre que la douceur & la modération sont les vertus propres des grandes ames , nées pour faire le bonheur des Peuples. Il faut en convenir , les connoissances rendent les hommes doux , la raison porte à l'humanité , & il n'y a que les préjugés qui y fassent renoncer.

Ainsi , ce n'est pas ici un de ces Législateurs , qui avec un air irrité & terrible , avec des yeux pleins d'un feu sombre , lance des regards farouches , menace , tonne , & porte l'épouvante par tout , & ne sachant être juste sans outrer la justice même , ni bienfaisant sans avoir été oppresseur , prend toujours les voyes extrêmes pour agir avec violence au lieu de juger , pour faire des outrages au lieu de punir , pour exterminer tout par le glaive au lieu de régler.

C'est un bon Législateur , qui cherche plutôt à corriger qu'à mortifier , plutôt à humilier qu'à deshonorer , plutôt à prévenir des crimes qu'à les

de l'Esprit des Loix.

13

punir, plutôt à inspirer des mœurs qu'à infliger des supplices, plutôt à obliger à vivre selon les règles de la Société qu'à retrancher de la Société. C'est un sage Magistrat, qui sçait distinguer les cas, où il faut être neutre, & ceux où il faut être protecteur, parce qu'il a assez d'esprit & de cœur pour saisir le point critique & délicat, auquel la justice finit & où commence l'oppression, qui étant exercée à l'ombre de la justice & de sang froid, seroit la source la plus empoisonnée d'une tyrannie sourde & inexorable. C'est un pere tendre & compatissant, qui sçait trouver ce sage milieu entre l'indolence & la dureté, je veux dire la clémence.

Il n'est pas indifférent que je fasse ici une remarque; Quand nôtre Auteur parle des peines, il ne faut pas attendre de lui des interprétations, des declarations, des axiomes & des decisions, comme on voit dans les livres des Jurisconsultes. Ce seroit n'avoir pas une idée juste de son Ouvrage, que de le regarder dans un point de vûë si borné. Nôtre Auteur ici comme par tout ailleurs aspire à quelque chose de plus haut, de plus noble & de plus étendu. Il n'enseigne point en simple Jurisconsulte, qui s'arrête à examiner en détail ce qui est juste ou injuste dans les affaires contes-

cieuses. Son dessein est de découvrir tous les objets différens de Législation ; qu'il a dû embrasser d'une vûe générale. Ainsi le grand ressort de son Ouvrage , est la science du Gouvernement , qui réunit toutes les sciences , tous les Arts , toutes les connoissances , toutes les loix , en un mot tout ce qui peut être utile à la société.

C'est lorsqu'il traite du luxe propre au gouvernement Républicain , & lorsqu'il parle de la condition des femmes , qu'il sçait accorder d'une manière merveilleuse la politique avec la pureté des mœurs. Pour preuve de cette heureuse conciliation , il suffiroit de rappeler ici le bel éloge que nôtre Auteur fait des coutumes de ces Peuples , où l'amour , la beauté , la chasteté , la vertu , la naissance , les richesses même , tout cela étoit pour ainsi dire la dot de la vertu.

On est charmé de la juste apologie que nôtre Auteur fait de l'administration des femmes , jusqu'à les placer sur le Trône , non par leurs grâces , par leurs attraits , par leurs talens ; mais par leur humanité , mais par leur douceur , mais par leurs sentimens tendres & compatissans qui assurent la moderation dans le gouvernement. En effet , quel beau Règne que celui de l'Auguste Souveraine MARIE THÉRESE ! Non , le

Ciel n'a jamais confié la tutelle des Peuples à une Princesse plus vertueuse & plus digne de les gouverner.

L'influence des principes de chaque gouvernement est si grande, & ils ont tant de force sur la Constitution, que c'est par leur corruption que tout gouvernement doit périr. *Sparte* dont les Institutions furent avec raison regardées comme l'ouvrage des Dieux périclita par la corruption de ses principes. Dès lors ce ne furent plus les mêmes vûes, les mêmes desirs, les mêmes craintes, les mêmes précautions, les mêmes soins, les mêmes travaux. Rien ne se rapporta plus au bien général, personne ne respira plus la gloire & la liberté; C'est par la corruption de ses principes qu'*Athènes* malgré sa police, ses mœurs, & les belles Institutions de *Solon* reçut des playes profondes sans pouvoir retrouver aucun vestige de cette ancienne politique mâle & vigoureuse, qui sçavoit préparer les bons succès & reparer les mauvais. Dès lors *Athènes* autrefois si peuplée d'Ambassadeurs, qui venoient en foule réclamer sa protection, *Athènes* superbe par le nombre de ses Vaisseaux, de ses Troupes, de ses Arsenaux, par l'empire de la Mer, fut réduite à combattre non pour la prééminence sur les Grecs, mais pour

a conservation de ses foyers. Quel spectacle affreux de voir des scélérats qui conspiroient à la ruine de la Patrie , prétendre aux honneurs rendus aux *Thémistocles* & aux Héros qui moururent aux batailles de *Marathon* & de *Platie* ! Cela fit , que des Citoyens impies & vendus aux puissances ennemies , lorsqu'elles prosperoient se promenoient avec un visage content & serein dans les places publiques & au recit des événemens heureux pour la Patrie , ils n'étoient point honteux de trembler , gémir , baisser les yeux vers la terre. Cela fit , qu'on vit paroître sur la Tribune des flatteurs , des prévaricateurs , des mercenaires pour proposer des décrets aussi fastueux que lâches & scandaleux , qui dégradèrent la Cité & la couvroient d'opprobre. Ce fut enfin par la corruption de ses principes , que tout fut perdu à *Rome*. *Rome* cette Ville réputée éternelle , qu'on vénéroit comme un Temple. *Rome* dont le Sénat étoit respecté comme une Assemblée de Rois , où l'on voyoit les Rois étrangers se prosterner & baiser le pas de la porte , appelant les Sénateurs leurs Patrons , leurs Souverains ; leurs Dieux. *Rome* enfin , dont le gouvernement étoit regardé comme le plus grand & le plus beau chef-d'œuvre qui fut jamais parmi les humains , perdit par

par la corruption de ses principes la force de son Institution. Plus de Patrie, plus de loix, plus de mœurs, plus de déference, plus d'intérêt public, plus de devoirs. Les Citoyens, qui le diroient ! à la vue même du Capitole & de ses Dieux, déserteurs de la foi de leurs Peres, ne sentant plus de répugnance pour l'esclavage, s'aprivoient avec la tyrannie, contents de jouir d'un repos indigne du nom Romain, de la République, de leurs Ancêtres. C'est de ce débordement de corruption générale d'une République mourante, qu'on vit naître successivement, tantôt une Anarchie générale, où l'on donna le nom de rigueur aux maximes de gêne à la subordination, d'opiniâtreté à la raison, aux lumières, à l'examen, de passion & de haine, à l'attention contre les abus, & à une justice intrépide ; & par-là l'inertie tint lieu de sagesse. Tantôt un gouvernement dur & militaire qui ôta les prérogatives des corps & les privilèges des peuples vaincus, qui conduisit tout immédiatement par lui-même, changea tout ordre des choses, confondit l'infamie & les dignités, avilit tous les honneurs jusqu'à être le partage de quelques esclaves ou de quelques Gladiateurs ; tantôt une tyrannie réfléchie, qui ne respira que des ordres cruels, des délateurs,

des amitiés infidèles , & l'oppression des innocens ; tantôt un Despotisme idiot & stupide , à qui on faisoit accroire , que cet abbattement affreux de *Rome* , de l'*Italie* , des Provinces , des Nations , étoit une paix & une tranquillité du monde Romain.

Comme la corruption de chaque Gouvernement marche d'un pas égal avec celle de ses principes ; c'est avec sa main de maître que notre Auteur propose les moyens propres pour maintenir la force de ces principes , qu'il montre la nécessité de les rappeler quand on s'en est éloigné , & qu'il va chercher les remèdes jusque dans le maintien de l'Etat , dans la grandeur , qui est naturelle & proportionnée à chaque espèce de gouvernement.

Ici , que de raisons de nous féliciter de nos tems modernes , de la raison présente , de notre Religion , de notre Philosophie , & pour tout dire , de nos mœurs , qui , comme a remarqué notre Auteur , forment le grand ressort de nos gouvernemens , & en éloignent la corruption ! Quel bonheur pour nous , que la bonté des mœurs soit l'ame de la Constitution , qui indépendamment de toute autre principe , règle tout , & que par la douceur de ces mœurs , chacun ail

le au bien commun, en assurant sa félicité particulière !

Il faut l'avouer ; Ce ne furent point ces vertus humaines, ce faux honneur, cette crainte servile qui maintinrent & firent agir toutes les parties du corps politique de l'Etat sous les *Tites*, les *Nerva*, les *Marc-Aureles*, les *Traians*, les *Antonins*. Ce furent les mœurs, qui toujours ont contribué autant à la liberté, que les loix. Une belle carrière à remplir, pour un Lecteur attentif, seroit de développer ce principe fécond & intéressant, que notre Auteur n'a laissé renfermé dans son germe, que pour le plaisir que les seules grandes âmes goûtent à trouver des compagnons de leurs travaux. On peut dire de notre Auteur, que tout, jusqu'à ses négligences, ressent son caractère.

Après la Constitution, la force défensive & offensive du gouvernement, forme une des principales branches de la Législation. Comme la raison & l'expérience se sont toujours trouvées d'accord à montrer que l'aggrandissement du Terroir au delà de ses justes bornes, n'est pas l'augmentation des forces réelles de l'Etat, mais plutôt une diminution de sa puissance ; notre

Auteur, après avoir indiqué les moyens propres à pourvoir à la sûreté de la Monarchie, c'est à dire, à sa force défensive, fait sentir à ceux à qui la Monarchie a confié sa puissance, ses forces, le sort de ses Etats, combien il faut qu'ils soient circonspects à ne porter pas trop loin leur zèle pour la gloire du Maître, étant plus de son intérêt, qu'il augmente son influence au lieu d'augmenter la jalousie, & qu'il devienne plutôt l'objet du respect de ses voisins, que de leurs craintes.

Pour ce qui est de la force défensive des Républiques, notre Auteur la voit là où on l'a toujours trouvée, c'est-à-dire, dans ces associations fédératives de plusieurs Républiques, qui ont toujours assuré à cette forme de gouvernement sa prospérité au dedans, & sa considération au dehors.

Je ne sçaurois quitter ce sujet sans faire ici une remarque. Notre Auteur, qui ne paroît avoir fait son Ouvrage, que pour s'opposer aux sentimens de l'Abbé de St. Pierre (3), comme *Aristote* ne composa sa Politique que pour com-

(3) Chose singulière! Ces deux Auteurs par des chemins différens & souvent opposés vont au même but; je veux dire à la douceur, & à la modération,

battre celle de *Platon*, soutient que cette Constitution fédérative ne sçauroit subsister à moins qu'elle ne soit composée d'Etats de même nature, sur tout d'Etats Républiquains, principe entierement opposé au plan de la *Diete Européenne* de l'Abbé de *St. Pierre*. Ce n'est pas à moi à prononcer sur cette question ; je ne ferai que rappeler ici les suffrages respectables des *Grotius*, des *Leibnitz*, &c, ce qui plus est, de *Henri le Grand* : suffrages qui font connoître que le projet de l'Abbé de *St. Pierre* ne devoit pas être regardé comme une rêve. Peut-être le monde est il à cet égard encore trop jeune, pour établir en politique certaines maximes dont la fausse impossibilité ne paroitra qu'aux yeux de la postérité ; mais, qu'il me soit du moins permis de nous féliciter de la présente situation de l'Europe, qui ne sçauroit être mieux disposée pour embrasser un si beau plan. Un meilleur Droit des Gens, la science de ce Droit &c celle des intérêts des souverains mise en système, la bonne philosophie, l'étude des langues vivantes ; la langue françoise devenue la langue de l'Europe ; un esprit général de commerce, qui a fait que la connoissance des mœurs de toutes les nations a pénétré par tout, qui a éteint l'es-

prit de conquête & entretient celui de la paix ; dont a présent jouit tout l'Univers ; les Places de commerce , les foires , le change , un luxe des productions des pays étrangers ; les banques publiques , les Compagnies de commerce , les grands chemins bien entretenus , la navigation facilitée & étendue , les postes , les papiers politiques , le goût des voyages , l'hospitalité , les bons réglemens de santé , l'équilibre mis en système , les alliances , les traités de commerce , une parfaite harmonie entre les souverains , (4) les Ministres étrangers résidans aux Cours , les Consuls , les Universités , les Académies , les correspondances littéraires ; des savans étrangers appelés & entretenus par des souverains ; l'art de l'Imprimerie , le théâtre françois , & la musique italienne répandus par tout , mais qui plus est , la modération , les mœurs & les lumières , qui forment le caractère général de tous les souverains de nos jours , & pour comble de prospérité , le chef (5) visible de notre Religion , grand Prince , & pour mieux employer les expressions de nôtre Auteur , (6)

(4) Cet Ecrit fut composé en 1754, tems d'une paix générale en Europe.

(5) Le Pape Benoit XIV. *Prosper Lambertini*

(6) Grand. & décad. des Romains ch. 15.

l'homme le plus propre à honorer la nature humaine & à représenter la Divine. Toutes ces combinaisons forment une si étroite liaison de l'Europe entière, que par ce grand nombre des rapports on peut dire qu'elle ne compose qu'un seul Etat, & qu'elle n'est, pour ainsi dire, qu'une grande famille, dont tous les membres sont unis par une parfaite harmonie. Cette liaison peut être regardée comme un heureux présage & presque un Traité préliminaire du grand Traité définitif de la Diète Européenne. Heureux les Ministres qui auront l'honneur de cette signature, & plus heureux les souverains qui auront celui de la ratification, en stipulant par ce Traité le bonheur éternel du genre humain. C'est après cette signature qu'il faut ériger un mausolée à l'Abbé de St. Pierre pour éterniser sa mémoire en y gravant ces vers d'Euripide.

*O Paix, mere des richesses, la plus aimable
des Divinités, que je vous désire avec ardeur !
Plus vous tardez à venir ! Que je crains que
la vieillesse ne me surprenne, avant que je puisse
voir le tems heureux, où tout retentira de
nos chansons, & où, couronnés de fleurs,
vous célébrerons des festins.*

A la force défensive de chaque Etat est liée la force offensive. Celle-ci est réglée par le Droit des Gens , c'est-à-dire , par cette Loi politique , qui établit les rapports que les différentes Nations ont entr'elles. Le Droit de la guerre & celui de conquête forment le principal objet de ce Droit des Gens. Je le dis , toujours à la louange de notre Auteur , l'ouvrage du cœur donne ici , comme par-tout ailleurs , son caractère à l'ouvrage de l'esprit. Pour preuve de cela , il ne faut que rappeler ici sa belle , haute , sage & grande définition du Droit de Conquête , » Droit nécessaire , » (dit-il ,) légitime & malheureux , qui laisse » toujours à payer une dette immense pour s'acquitter avec la nature humaine". De-là , cette belle conséquence , que le Droit de Conquête porte avec lui le droit de conservation , non celui de destruction ; De-là , les Droits barbares & insensés de tuer l'ennemi après la conquête , & de le réduire en servitude tant, décriés. De-là , cette nécessité de laisser aux peuples vaincus leurs Loix , & ce qui est plus important , leurs mœurs & leurs coutumes ; qu'on ne sçauroit changer sans de grandes secousses. De-là enfin ces pratiques admirables pour joindre les deux peuples par des noeuds indissolubles d'une amitié réciproque. Une

chaîne de conséquences aussi justes que bienfaisantes, nous oblige de rendre ici hommage à notre Droit des Gens, où plutôt à celui de la raison, qui toujours éloigné des préjugés destructeurs, sait développer les idées éternelles & constantes du vrai & du faux, du juste & de l'injuste, pour démontrer les moyens propres à diminuer les maux & augmenter les biens des Sociétés : Objet qui constitue le sublime de la raison humaine.

Il y auroit une grande imperfection dans cet Ouvrage, si on n'y avoit en même tems considéré les Loix dans leur rapport avec le droit le plus précieux que nous tenions de la nature, je veux dire, la liberté. Mais il ne faudroit autre preuve du génie de notre Auteur, que ses Théories étendues & lumineuses, sur cette partie de la Législation ; Théories qu'il tire également de la majesté du sujet, & de ses profondes connoissances.

Il examine d'abord les loix qui forment la liberté politique dans son rapport le plus important, je veux dire, relativement à la *Constitution*. Pour que le Lecteur ne puisse abuser des termes, il donne une juste définition du mot de *liberté*, il en reveille l'idée la plus conforme à la nature de la chose ; Et comme cette liberté est inséparable de l'ordre civil, de l'harmonie, tant requise dans

la Société, & pour tout dire, de la subordination aux loix, notre Auteur ne la cherche point dans ces gouvernemens, que des préjugés font appeller libres, parce que le peuple y paroît faire ce qu'il veut, confondant ainsi les idées de *licence*, & de *liberté*; Mais il voit le triomphe de la liberté dans ces gouvernemens, où les différens pouvoirs sont distribués de façon, que la force de l'un tient la force de l'autre en tel équilibre, qu'aucun d'eux n'emporte la balance.

Il ne faudroit que ces justes réflexions de notre Auteur sur cette distribution des différens pouvoirs, pour prouver que les affaires politiques bien approfondies, se réduisent, comme les autres sciences, à des combinaisons, & pour ainsi dire, à des calculs très-exacts. Ainsi, autant nous avons lieu de nous féliciter des progrès de la raison humaine de nos jours, qui a fait que l'autorité ne scauroit craindre les talens, autant avons-nous raison de plaindre l'excès d'idiotisme de quelques-uns de nos ayeux, ou plutôt le comble d'orgueil de leurs petites ames, qui se croyoient dégradés en s'affervissant aux règles, & dédaignant d'acquérir des connoissances, étant assez hardis pour se croire en état de pouvoir conduire tout avec le seul bon sens, qui depourvû de principes, ne

leur offroit que la confiance de n'avoir jamais des contradicteurs, suite de l'abus de l'autorité. De-là, ces torrens d'erreurs, ces loix gauches, absurdes, contradictoires, si mal assorties, & s'il est permis de franchir le mot, plus insensées, que les colonnes, où elles furent affichées; De-là enfin, ces établissemens, qui nâquirent, vieillirent, moururent presque dans le même instant. On sentira mieux ceci, en réunissant des traits parsemés dans l'ouvrage de notre Auteur sur la conduite aveugle du despotisme oriental. » Le Despote, dit-il, n'a point à délibérer ni à raisonner, » il n'a qu'à vouloir. (1) Dans ce Despotisme il » est également pernicieux qu'on raisonne bien » ou mal, & il suffiroit qu'on raisonnât, pour » que le principe de ce gouvernement fût choqué. (2) Le sçavoir y est dangereux. (3) Comme il ne faut que des passions pour établir » ce gouvernement, tout le monde est bon pour » cela, & le Despote malgré sa stupidité naturelle, n'a besoin que d'un nom pour gouverner les hommes. (4).

(1) L. 4. c. 3.

(2) L. 19. ch. 27.

(3) Ibid.

(4) L. 5. ch. 14.

C'est par cette sage distribution des pouvoirs ; que les Politiques Grecs & Romains calculerent les degrés de Liberté des anciennes Constitutions. Ils regarderent cet équilibre comme le chef-d'œuvre de la Législation. Ils en furent même si étonnés, que j'oserois dire, qu'ils n'imaginèrent le concours des Dieux avec les hommes dans la fondation de leurs Cités, que pour faire l'éloge de cet espece de gouvernement. C'est dans ce point de vûe que l'histoire de *Polybe* a été toujours regardée comme le Livre des Philosophes, des grands Capitaines & des Maîtres du monde. Ainsi notre Auteur, semblable à un *Michel-Ange*, qui cherchoit la belle nature dans les débris de l'Antiquité ; (1) parcourt les annales & les monumens de *Rome* naissante & de *Rome* florissante, où il décele des liaisons jusqu'à présent inconnues, qui lui font voir dans le plus beau jour, cette harmonie des pouvoirs qui formèrent une conciliation si admirable des différens corps, harmonie qui mérita d'être regardée comme la source principale de la liberté politique de cette Capitale de l'Univers.

Le plaisir qu'on ressent à rapprocher l'antiquité de nos tems modernes, fait que notre Auteur

(1) *Et vespere Romæ sublimem interrogat umbram.*

se plaît à chercher aussi cet équilibre des pouvoirs dans la Constitution d'*Angleterre*, formée & établie, pour maintenir la balance entre les prérogatives de la Couronne & la liberté des Sujets, & pour conserver le tout. En effet, où doit-on chercher cette liberté, si ce n'est dans un Etat, où le Corps législatif étant composé de deux parties, c'est-à-dire, du grand Conseil de la Nation & du Corps qui représente le Peuple, l'une enchaîne l'autre par la faculté d'empêcher; Et toutes les deux sont liées par la puissance exécutive, comme celle-ci est liée par la Législative?

Comme c'est des décombres d'un Edifice gothique, que nôtre Auteur déterre le beau concert des pouvoirs intermédiaires subordonnés & dépendans du Souverain dans les Monarchies que nous connoissons, il fait aussi descendre ce beau système, ou pour mieux dire, ce juste équilibre de la Constitution d'*Angleterre*, des forêts des anciens Germains, système, que notre Auteur a développé dans le détail immense de ses relations, par des réflexions d'un homme d'Etat.

Après avoir examiné la liberté politique dans son rapport avec la Constitution, c'est-à-dire dans cet heureux milieu entre la licence & la servitude, qui forme le caractère distinctif du Gouvernement

modéré. Notre Auteur, fait voir cette même Liberté dans le rapport qu'elle a avec le Citoyen. Il a cherché avec succès le premier rapport dans la sage distribution des pouvoirs. Il a trouvé le second dans la sûreté des Citoyens.

La vie & la propriété des Citoyens doivent être assurées comme la Constitution même. Cette sûreté à l'égard de la vie, peut être extrêmement attaquée dans les accusations publiques & privées & à l'égard de la propriété, dans la levée des tributs. C'est donc dans l'examen des jugemens criminels, & dans la sagesse à régler la levée des tributs, que notre Auteur s'est occupé; deux objets, qui forment les principales branches de la Société.

Les crimes choquent ou la Religion, ou les mœurs, ou la tranquillité, ou la sûreté des Citoyens. C'est un grand ressort dans les loix criminelles, que cette juste fixation des classes des crimes, qui ne pouvoit demeurer stérile entre les mains de notre Auteur. Il connoissoit trop, que sans ces bornes immuables, les erreurs devoient se multiplier tour à tour avec les volumes, & dans cette confusion d'idées, il falloit que de si grands intérêts dépendissent quelquefois de l'arbitraire des Juges, & souvent des contradictions des Praticiens.

C'est par le secours de cette Théorie , qu'il guérit de ces idées superstitieuses , qui dans les jugemens criminels frappoient d'un même coup & la Religion & la liberté. Mais il en agit avec tant de circonspection & de sagesse , qu'on diroit qu'il ne fait que lever avec ménagement le voile , que d'autres déchirèrent d'une main hardie , faisant ainsi naître un nouveau mal du remède même. Ces sortes d'emportemens , indépendamment de leur injustice & de leur imprudence , seroient de nos jours un sujet de raillerie , vû les progrès de la raison humaine.

C'est , en partant de ces principes , qu'il nous fait voir combien on a besoin dans la punition de certains crimes , de toute la modération , de toute la prévoyance , de toute la sagesse , en leur laissant pourtant toutes les flétrissures.

Le merveilleux concert de la politique avec la bonté des mœurs , qui domine toujours dans cet Ouvrage , paroît ici plus lumineux , lorsque notre Auteur nous fait sentir avec un secret plaisir , que les mœurs du Souverain favorisent autant la liberté , que les Loix.

Enfin , c'est en tirant chaque peine de la nature des crimes , qu'il nous rappelle avec horreur le violent abus de donner autrefois le nom de crime

de *Léze-Majesté* à des actions qui ne le font pas , abus qui donna des secousses terribles à la liberté des Citoyens de *Rome* , sous ces Empereurs également subtils & cruels à imaginer des prétextes odieux , pour faire périr les gens de bien & éluder les loix les plus salutaires.

Notre Auteur , dans ce livre qui forme le tableau le plus intéressant que l'on puisse présenter à l'humanité , nous mene sans rien dire à une réflexion. Comme il est résulté des biens sans nombre d'avoir suivi la Législation Romaine , il y a aussi des cas , où l'on bénira à jamais nos sages Législateurs pour s'en être éloignés. En effet , combien n'a-t-on pas gagné à nous guérir des préjugés de la plupart de nos Peres , qui pleins de cette idée fastueuse d'une Législation dominatrice sur toute la terre , adoptèrent aveuglément les dispositions de ces mêmes Empereurs , qui en manifestant leurs volontés par ces Edits de Majesté , sembloient avoir voulu en même tems déclarer leur inimitié envers la nature humaine.

Notre Auteur ayant ainsi développé les ressorts de la Législation par rapport à la sûreté de la vie , il s'attache à examiner les loix propres à assurer la propriété, C'est sur tout dans la levée des tributs que cette propriété doit être assurée, C'est là

le triomphe de la liberté politique par rapport au Citoyen ; Le Souverain lui-même étant le plus grand Citoyen de l'Etat , est le plus intéressé à favoriser la sûreté à cet égard.

Les vices d'administration dans la levée des tributs , naissent , ou de leur excès , ou de leur répartition disproportionnée , ou des vexations dans la perception : Vices qui choquent également la sûreté , & d'où , par conséquent , dérive cette maladie de langueur , qui afflige tant les Peuples.

Ainsi notre Auteur , après avoir démontré le faux raisonnement de ceux qui disent que la grandeur des tributs est bonne par elle même ; pour empêcher tout excès , il fait voir combien il importe à un sage Législateur d'avoir égard aux besoins des Citoyens , afin de bien régler cette portion qu'on ôte pour la sûreté publique de la portion qu'on laisse aux Sujets. Il veut que ces besoins soient réels , non imaginaires. C'est pourquoi il se déchaîne contre ces projets , qui flatent tant ceux qui les forment , parce qu'ils ne voyent qu'un bien qui n'est que momentané , sans s'apercevoir qu'ils obèrent par-là l'Etat pour toujours.

Notre Auteur fixe la proportion des tributs en raison de la liberté des sujets. Tout ce qu'il

dit se plie à ses principes. Comme il a posé que les revenus de l'Etat ne font que cette portion que chaque Citoyen donne de son bien pour avoir la sûreté de la portion dont il doit jouir, il est de la nature de la chose de lever les tributs à proportion de la liberté, & de les modérer à mesure que la servitude augmente. Il y a (dit-il) ici une espèce de compensation. Dans les gouvernemens modérés, la liberté est un dédommagement de la pesanteur des tributs, pourvû que par l'excès des tributs on n'abuse pas de la liberté même : Dans les gouvernemens despotiques, on regarde comme un équivalent pour la liberté la modicité des tributs.

De là, il s'ensuit, que dans les Pays où l'esclavage de la glèbe est établi, on ne sauroit être trop circonspect à ne point augmenter les tributs, pour ne point augmenter la servitude.

Pour ne point choquer cette proportion, notre Auteur fait ainsi voir combien il importe que la nature des tributs soit relative à chaque espèce de gouvernement, telle sorte d'impôt convenant plus aux Peuples libres, telle autre aux Peuples esclaves.

Enfin, avec le guide de ces principes, notre Auteur cherche à couper les nerfs à toute vexation ;

proposant les remèdes propres à guérir mille maladies du corps politique à cet égard. Ces principes sont si féconds , qu'un Lecteur attentif en peut tirer des conséquences à perte de vûe.

Jusqu'ici notre Auteur a examiné l'esprit de la Législation dans ses rapports intrinsèques , je veux dire dans ses relations avec la Constitution , avec la force défensive & offensive du gouvernement , & avec la liberté. Il passe à voir les rapports extrinsèques , je veux dire les relations avec le physique du climat & du terroir , avec l'esprit général de la Nation , le commerce , la population.

La raison , l'expérience , les livres & les relations de tous les tems & de tous les lieux ont avoué d'un cri général l'influence du physique , particulièrement du climat , sur les mœurs & le caractère des hommes , de façon que celui qui oseroit seulement en douter , seroit regardé comme un imbécille.

Aussi notre Auteur , fait voir les loix dans leur rapport particulier avec la nature du climat. Et comme une des grandes beautés de cet Ouvrage est , qu'un ordre merveilleux , quoique caché , donne à chaque chose une place qu'on ne scauroit lui ôter ; C'est à l'occasion de l'examen , que fait notre Auteur de cette relation des loix avec la na-

ture du climat, qu'il traite de l'esclavage *civil* & *domestique* & *politique*.

L'esclavage *civil*, dit notre Auteur, est l'établissement pour une famille, qui rend un homme tellement propre à un autre homme qu'il est le maître absolu de sa vie, & de ses biens. L'Esclavage *domestique* est cette servitude des femmes établie non pour la famille, mais dans la famille. L'esclavage *politique* est cette servitude des Nations qui sont dominées par un gouvernement *despotique*. C'est sur-tout dans l'examen de cette espèce d'esclavage *politique* que notre Auteur excelle par des réflexions neuves & lumineuses.

On diroit, que tout ce que notre Auteur dit des Loix dans leur rapport avec la nature du climat, sur-tout à l'égard de l'esclavage, est dicté plus par le cœur que par l'esprit, plus par un sentiment pour la Religion que par des vûes politiques, tant on y cherche à exciter le travail des hommes, & à encourager l'industrie; tant on y recommande l'humanité, la douceur, la prévoyance, l'amour pour la partie de la Nation même la plus vile; tant on y est attentif à inspirer la pureté des mœurs.

Chose singulière! On s'est d'abord déchaîné par une impétuosité générale contre notre Auteur

sur ce Chapitre. Mais , ou il ne faut avoir lû cet Ouvrage que par sauts , ou il faut très-peu d'équité pour accuser ici notre Auteur.

Je ne présume pas assez de moi , pour m'arroger le titre de défenseur de notre Auteur. Il s'est déjà justifié lui-même , & il l'a fait avec cette modération propre à un esprit né pour dominer sur les autres. C'est un de ces habiles Athletes , qui ne terrasse pas ses adversaires ; mais il leur ferie si fort la main , qu'ils sont obligés de demander grace , & de quitter la partie.

D'ailleurs , comme dans un ouvrage de raisonnement , des paroles & des phrases , & souvent des pages entières ne signifient rien par elles-mêmes , & dépendent de la liaison qu'elles ont avec les autres choses ; En rapprochant ici les idées qui paroissent éloignées , on justifie l'ouvrage par l'ouvrage même.

Bien loin que notre Auteur ait jamais prétendu justifier les effets physiques du climat , il a fait au contraire une protestation authentique » qu'il ne justifie pas les usages , mais qu'il en rend les raisons. (1).

Il rend cette justice à notre Religion , qu'elle sçait triompher du climat & des loix qui en résultent.

(1) Liv. 16. ch. 4. §....

C'est, dit-il, » (1) le Christianisme qui dans nos climats a ramené cet âge heureux où il n'y avoit ni maître ni esclave : Et ailleurs (2) il remarque que nous aimons en fait de Religion tout ce qui suppose un effort". Il le prouve par l'exemple du célibat qui a été plus agréable aux Peuples, à qui par le climat il sembloit convenir le moins.

Il rend hommage à notre Religion, qui malgré la grandeur de l'Empire, & le vice du climat, a empêché le Despotisme de s'établir en Ethiopie, & a porté au milieu de l'Afrique les mœurs de l'Europe. (3).

Et comme il est convaincu, que les bonnes maximes, les bonnes loix, la vraie Religion sont indépendantes par elles-mêmes de tout effet physique quelconque, & que ce qui est bon dans un Pays est bon dans un autre, & qu'une chose ne peut être mauvaise dans un Pays sans l'être dans un autre, il s'est attaché à faire sentir la nécessité des bonnes loix pour vaincre les effets contraires du climat.

C'est pourquoi, en parlant du caractère des *Indiens*, il dit, » comme une bonne éducation est

(1) Liv. 15. ch. 7. §....

(2) Liv. 15. ch. 4. dans l'original

(3) Liv. 24. ch. 3. dans l'original

plus nécessaire aux enfans qu'à ceux dont l'esprit est dans sa maturité ; de même , les peuples de ces climats , ont plus besoin d'un Législateur sage que les peuples du nôtre &c." (1)

La-dessus , il nous fait sentir une vérité importante , savoir que les mauvais Législateurs sont ceux qui ont favorisé les vices du climat , & les bons , ceux qui s'y sont opposés. (2).

Il dit aussi que plus le climat porte les hommes à fuir la culture des terres , plus la Religion & les loix doivent y exciter (3). Il fait là-dessus d'éloge des Institutions Chinoises , qui ont une attention particulière à exciter les peuples au labourage (4). Et il remarque que pour cet effet , dans le midi de l'Europe il seroit bon de donner des prix aux Laboureurs qui auroient le mieux cultivé leurs terres. (5).

Il veut que là , où le vin est contraire au climat & par conséquent à la santé , l'excès en soit plus sévèrement puni. (6).

(1) Liv. 14. ch. 4.

(2) Liv. 14. ch. 15.

(3) Liv. 14. ch. 64.

(4) Liv. 14. ch. 84.

(5) Liv. 14. ch. 94.

(6) Liv. 14. ch. 104.

Lorsqu'il parle de l'esclavage relatif au climat, il dit qu'il n'y a pas de climat sur la terre, où l'on ne pût gagner au travail des hommes libres, & il se plaint de ce que les loix étant mauvaises, on ait trouvé des hommes paresseux, & de ce que les hommes étant paresseux, on les ait mis dans l'esclavage (1). Il faut, selon lui, que les Loix civiles cherchent à ôter d'un côté les abus de l'esclavage, & de l'autre les dangers. (2).

Il déplore le malheur des Pays *Mahométans*, où la plus grande partie de la Nation n'est faite que pour servir à la volupté de l'autre. L'esclavage, selon lui, ne devant être, que pour l'utilité, & non pour la volupté. Car, dit-il, *les loix de la pudicité étant du droit naturel, elles doivent être senties par toutes les Nations du monde.* (3).

Lorsqu'il parle de la polygamie, qu'on trouve dans certains climats, il proteste qu'il ne fait qu'en rendre les raisons, & qu'il se garde bien d'en justifier les usages (4). Il prouve, que la polygamie n'est utile ni au genre humain, ni à aucun des deux sexes; au contraire, qu'elle est par sa nature &

(1) Liv. 15. ch. 8.

(2) Liv. 15. ch. 11.

(3) Liv. 15. ch. 12.

(4) Liv. 16. ch. 4.

en elle même , une chose mauvaise , & il en fait sentir les funestes suites. (1).

Enfin , il fait voir , que quand la puissance physique dans certains climats viole la loi naturelle des deux sexes , c'est au Législateur à faire des loix civiles qui forcent la nature du climat & rétablissent les loix primitives de la pudeur naturelle. (2).

Si les loix doivent être relatives aux divers climats , soit glacés , brûlants , ou tempérés , surtout pour s'opposer à leurs vices , il faut aussi qu'elles se rapportent à la nature du terroir. Notre Auteur , en les examinant dans ce second rapport , ouvre un des plus beaux spectacles de la nature , qui dans ses variétés mêmes ne laisse pas de suivre une espèce de méthode : Il nous fait voir comment cette sage ordonatrice a su faire dépendre souvent la liberté , les mœurs , le droit civil , le droit politique , le droit des gens , le nombre des habitans , leur industrie , leur courage , de la qualité du terroir , soit fertile , stérile , inculte , ou marécageux ; De sa situation , soit des montagnes , des plaines , des Isles ; Du genre de vie des peuples , soit laboureurs , chasseurs ,

(1) Liv. 16. ch. 6.

(2) Liv. 16. ch. 12.

du pasteur. Il pénètre si à fond dans les rapports différens des loix avec la qualité du terroir , qu'on diroit que la nature aime à lui confier ses plus intimes secrets.

Pour faire mieux sentir ces rapports , notre Auteur se dépayse ; Tantôt il suit les hordes des Tartares , tantôt il se promène dans les immenses plaines des Arabes au milieu de leurs troupeaux ; tantôt il se plaît à voir chez les Sauvages de l'*Amtique* les femmes qui cultivent autour de la Cabanne un morceau de terre , tandis que leurs maris s'occupent à la chasse & à la pêche ; Enfin il s'arrête dans les bois & dans les marécages des anciens Germains. A la naïve peinture qu'il trace de ces peuples , simples pasteurs , sans industrie , ne tenant à leur terre que par des cases de jong , on diroit qu'en instruisant le Lecteur , il a voulu l'égayer par la vûe d'un beau paysage du Poussin pour le délasser après une pénible & sérieuse méditation. C'est ainsi que la raison même ne dédaigne point de plaire.

Il est beau de voir ici , avec quel succès notre Auteur sçait rapprocher l'admirable ouvrage de Tacite sur les mœurs des Germains avec les débris dispersés des loix barbares , & par une heureuse conciliation de ces précieux monumens , qui pa-

voisoient n'avoir rien de commun entr'eux , porter une lumière nouvelle à cette *Loi Salique* , dont il a raison de dire que tant de gens ont parlé , & que si peu de gens ont lû. Il faut l'avouer : Rien n'est plus capable de nous faire repentir de cette négligence où nous sommes tombés à l'égard de l'étude des anciens , comme d'une vaine parure , que le profit que notre Auteur sçait tirer de ces beaux restes de l'antiquité.

C'est aussi , en suivant de près ces loix pastorales des *Germanins* , si liées à la nature du terroir , que notre Auteur sçait donner la vie à un amas de faits confus du moyen âge , faisant , pour ainsi dire , sortir d'une noble poussière les loix politiques des fondateurs de la *Monarchie Française*.

De tout ceci , il faut conclure , que c'est sur les Sauvages & sur les Peuples qui ne cultivent point les terres , que la nature & le climat dominent presque seuls ; C'est ce que notre Auteur a déclaré plus précisément ailleurs (1). Il a donc voulu dire , & il a dit expressément , que le physique du climat & du terroir , ne sauroit avoir aucune influence sur ces contrées policées , où il est obligé de céder à la vraie Religion , aux loix , aux maximes du gouvernement , aux exemples , aux mœurs , aux manières.

(1) Liv. 19. ch. 4.

Il avoue d'ailleurs , que parmi ce nombre de causes , il y en a toujours une dans chaque Nation , qui agit avec plus de force que les autres , de façon que celles-ci sont obligées de lui céder.

Cette cause dominatrice , forme le caractère presque indélébile de chaque Nation , qui la gouverne à son insçu par des ressorts mystérieux. C'est par ces grands traits , qu'on distingue une Nation de l'autre. Choquer ces traits distinctifs , & selon le langage de notre Auteur , cet *esprit général* , ce seroit exercer une tyrannie , qui selon lui , quoique de *simple opinion* , ne laisseroit pas de produire des effets aussi funestes que la tyrannie réelle ; c'est-à-dire , la violence du gouvernement.

Notre Auteur a bien senti l'importance de ce grand rapport des loix avec *l'esprit général* ; les mœurs, les manières, qui régissent plus impérieusement que les loix , vu leur grande influence sur la façon de penser, de sentir & d'agir de toute une Nation. Il a vu combien il faut être circonspect à apporter aucun changement à cet *esprit général* , afin qu'en gênant les vices politiques , on ne gêne pas les vertus politiques , qui souvent en dérivent. Aussi , s'est-il occupé entièrement à développer toutes ces relations.

Il veut qu'on procède lentement & par degrés à détromper les peuples de leurs erreurs fortifiées

par le tems , vû le grand danger auquel on exposeroit l'Etat par une réforme subite. Ce même changement des mœurs & des manieres , lorsqu'il est nécessaire , ne doit être fait que par d'autres mœurs & d'autres manieres , jamais par des loix , à cause de la grande différence qu'il y a entre les loix & les mœurs , celles-là ne tenant qu'aux Institutions particulières & précises du Législateur , celles-ci aux Institutions de la Nation en général. De là il s'ensuit , que comme on ne sçauroit empêcher les crimes , que par des peines , on ne peut aussi changer les manieres , que par des exemples.

Il fait aussi sentir combien il faut être attentif à ne point gêner par des loix , les manieres & les mœurs des peuples , lorsqu'elles ne sont pas contraires aux principes du gouvernement , pour ne point gêner les vertus.

C'est à ce sujet , qu'il présente un tableau aussi impartial que frappant du caractère de ses compatriotes. Cette gayeté , cette vivacité , pour me servir des expressions de notre Auteur , sont des fautes légères qui disparaissent devant cette franchise , cette générosité , ce point d'honneur , ce courage ; d'où il résulte des avantages suprêmes ; Quelques uns même de ces vices , particulières

ment cet empressement de plaire , ce goût pour le monde , & sur-tout pour le commerce des femmes , augmentent l'industrie , les manufactures , la politesse , le goût général de ce peuple. Ainsi , prétendre corriger ces vices , ce seroit choquer l'esprit général , au grand préjudice de la Nation. Il en faut agir comme ces Architectes de l'antiquité , qui voulant démolir les maisons prochaines aux Temples de leurs Dieux , laissoient debout les parties des Edifices qui y touchoient , de peur de toucher aux choses sacrées.

Comme dans les Institutions ordinaires , il y a quelque cause qui agit avec plus de force que les autres , ce qui forme , selon notre Auteur, *l'esprit général* de la Nation ; Dans quelques Institutions singulières on a confondu toutes ces causes , quoiqu'entièrement séparées ; savoir , les loix , les mœurs , les manieres &c. Notre Auteur trouve cette union dans les Institutions anciennes de *Lycurgue* ; Et comme l'éloignement des lieux fait à notre égard le même effet que celui du tems , il cherche avec succès les raisons d'une pareille union dans les Institutions des Législateurs de la *Chine*. Il pénètre à fond les principes de la Constitution de ce vaste Empire & l'objet particulier de son gouvernement , pour faire mieux sentir

le rapport intime des choses , qui paroîtroient d'ailleurs très-indifférentes , comme les cérémonies & les rites , à la Constitution fondamentale.

Il nous montre , comment les loix en général , sont relatives aux mœurs , & par conséquent combien la bonté des mœurs influé sur la simplicité des loix. C'est la découverte d'une mine bien riche que de savoir bien démêler les théories , que notre Auteur ne fait qu'indiquer ici , pour bien connoître le véritable esprit des Loix Romaines , liées si étroitement aux mœurs.

En effet , quelle différence entre les loix faites pour ces premiers Romains , qui ne se portoit pas moins au bien par inclination que par crainte des loix , & ne disputoient entr'eux que de vertu , & entre ces dispositions qu'on fut obligé d'opposer au luxe , à l'avarice & à l'orgueil d'un Peuple , qui lors de la corruption du gouvernement , se portoit à toute sorte d'excès , foulant aux pieds les choses divines & humaines !

Si les loix sont protégées par les mœurs , les mœurs sont aussi secourues par les loix. Notre Auteur , qui a sçu pénétrer à fond les effets de cette action réciproque , doué d'un génie assez vaste pour embrasser toutes les différentes rela-

tions , prévoit le caractère , les mœurs & les manières , qui ont résulté des loix & de la constitution de l'Angleterre , dont il a développé ailleurs les principes , jusqu'à se rendre maître des événemens à venir , semblable à un *Tacite* qui prévint avant plusieurs siècles les causes de la chute de l'Empire Romain.

A la vue du tableau qu'il nous présente de cette Nation & de ses Peuples , qu'il regarde plutôt comme des Confédérés que comme des Concitoyens , on diroit qu'il a adopté leurs passions , leurs inclinations , leurs terreurs , leurs animosités , leurs foiblesses , leurs espérances , leurs querelles , leurs jalousies , leurs haines , leurs vaines clameurs , leurs injures , qui bien loin de faire tort à l'harmonie de la Constitution , concourent à l'accord total de toutes ses parties.

Il voit , comment les Loix de ce Pays libre ont dû contribuer à cet esprit de commerce , à ce sacrifice de ses intérêts pour la défense de la liberté publique , à ce crédit sur des richesses même de fiction , à la force offensive & défensive du gouvernement , à cette grande influence de la Nation sur les affaires de ses voisins , à cette bonne foi tant requise dans les négociations.

Il prédit ce qui a dû résulter par rapport aux
Rangs ,

rangs , aux dignités , au luxe , à cette estime des qualités réelles , c'est-à-dire des richesses & du mérite personnel.

Enfin , il s'apperçoit comment il a pû se former cet esprit d'éloignement de toute politesse fondée sur l'oisiveté , ce mélange de fierté & de mauvaise honte , cette humeur inquiète , au milieu des prospérités , cette modestie & timidité des femmes , cette préférence du véritable esprit , à tout ce qui n'est que du ressort du goût , cette étude de politique , jusqu'à prétendre de calculer tous les événemens , cette liberté de raisonner. Il connoît même le caractère de la nation dans ses ouvrages d'esprit.

Le portrait que notre Auteur vient de donner d'une nation si commerçante de l'Europe , d'une nation qui selon lui fait même céder ses intérêts politiques à ceux du commerce , d'une nation où il fut si chéri & si respecté , le conduit à l'examen des loix dans le rapport qu'elles ont avec le commerce considéré dans sa nature & dans ses distinctions , dans les révolutions qu'il a eues dans le monde , & dans sa relation avec l'usage de la monnoye.

Je l'ai dit. Cet ouvrage ne paroît fait que pour inspirer de la modération , de l'humanité & de

mœurs. Ainsi , il est beau d'apprendre ici , que l'esprit du commerce est de guérir des préjugés destructeurs , de produire la douceur des mœurs , & de porter les nations à la paix , vû que toutes les unions sont fondées sur des besoins mutuels.

Il est aussi consolant pour quelques peuples malheureux , d'être ici assurés qu'étant pauvres , non à cause de la dureté du gouvernement , mais parce qu'ils ont dédaigné , ou parce qu'ils n'ont pas connu les commodités de la vie , ils peuvent malgré cela , faire de grandes choses , parce que leur pauvreté fait une partie de leur liberté.

De là , on voit combien l'esprit de commerce est lié à la Constitution. Dans le gouvernement d'un seul , il est fondé sur le luxe ; dans le gouvernement Républicain , il est ordinairement fondé sur l'économie. Par conséquent , comme dans ce dernier gouvernement , l'esprit de commerce entraîne avec soi celui de frugalité , de modération , de travail , de sagesse , de tranquillité , d'ordre & de règle ; il est aisé de comprendre , comment il peut arriver que les grandes richesses des particuliers n'y corrompent point les mœurs.

C'est en développant les ressorts de ce commerce d'économie , que notre Auteur approfondit les principes qui rendent certains établissements plus

propres au gouvernement de plusieurs, qu'à celui d'un seul, tels que les Compagnies, les Banques, les Ports francs, principes qui ne laissent pourtant pas d'avoir leurs limitations, lorsqu'on les examine sans les séparer de la sage administration de ceux qui sont à la tête des affaires, même dans le gouvernement d'un seul.

Les grandes vérités que notre Auteur établit ici, pour se conduire dans les matières du commerce, font voir combien on auroit tort de regarder les sciences comme incompatibles avec les affaires, sur-tout lorsqu'il fixe la juste idée de la liberté, en fait de commerce, si éloignée de cette faculté qui seroit plutôt une servitude; Lorsqu'il nous fait sentir combien, pour le maintien de cette liberté, il est important que l'Etat soit neutre entre sa Douane & son Commerce. Lorsqu'il nous apprend que dans ce genre d'affaires, la loi doit faire plus de cas de l'aisance publique, que de la liberté d'un Citoyen: Enfin, lorsqu'il montre, que comme le pays qui possède le plus d'effets mobiliers de l'Univers, sçavoir de l'argent, des billets, des lettres de change, des actions sur les Compagnies, des vaisseaux & des marchandises, gagne à faire le commerce; au contraire, le pays qui est dépourvu de ces effets, & qui

par conséquent, est obligé d'envoyer toujours moins, qu'il ne reçoit, se mettant lui-même hors d'équilibre, perd à faire le commerce, & s'appauvrit.

Ces théories capitales ne pouvoient guères demeurer stériles entre les mains de notre Auteur; ainsi c'est par leur secours qu'il dicte des dispositions très-sensées sur le sujet du commerce, sans pourtant être gêné par une exactitude servile. Ici, notre Auteur conduit plus, si j'ose le dire, par un esprit citoyen que philosophique, se hâte d'aller au fait. Il veut que la méditation du Lecteur se charge de placer d'autres vérités dans la chaîne de celles qu'il établit sur des fondemens solides. Il l'emporte dans ce qui est essentiel au sujet, sans le fatiguer par des longs détours; il suppose qu'il sçait tout cela (1). On diroit que la modestie se plait à partager avec le Lecteur attentif, la gloire de l'invention.

Comme notre Auteur sçait être savant sans rougir, ainsi que quelques-uns de nos peres ont sçu être Philosophes; il sçait être philosophe sans rougir, comme la plupart des esprits de nos jours savent être savants. Ainsi, s'accommodant de ce sage milieu, c'est par le concours mutuel d'un jugement subtil

(1) *Semper ad eventum festinas, & in medias res,
Non secusas notas, auditorum rapis.*

Hor. de A. P. v. 148. & 149.

& délié dans les sciences les plus abstraites , & d'un choix des matériaux tirés d'une vaste érudition , qu'il excelle & triomphe dans tout son Ouvrage , sur-tout ici lorsqu'il examine les loix par rapport aux révolutions que le commerce a eues dans le monde.

Il est agréable , & ce plaisir renferme beaucoup d'instruction, de voir, à l'aide de ses éclaircissemens, comment certaines causes physiques , telles que la qualité du terroir ou du climat , comment la différence des besoins des peuples , soit simples soit voluptueux , leur paresse , leur industrie , ont pu fixer , dans tous les âges , la nature du commerce dans quelques contrées.

C'est aussi un spectacle digne des recherches d'un génie du premier ordre , comme celui de notre Auteur , de voir le commerce tantôt détruit, tantôt gêné, tantôt favorisé ; fuir des lieux où il étoit opprimé, se reposer où on le laissoit respirer, régner aujourd'hui où l'on ne voyoit que des déserts , des mers & des rochers , & là , où il régnoit , n'y avoir que des déserts ; changemens qui ont rendu la terre si peu semblable à elle même.

Ainsi notre Auteur , se jettant avec un courage héroïque dans ces abîmes des siècles les plus re-

culés, parcourt la terre. Il ne voit qu'un vaste désert dans cette heureuse contrée de la *Colchide*, qu'on auroit peine à croire avoir été du tems des *Romains* le marché de toutes les nations du monde.

Il déplore le malheureux sort des Empires de l'*Asie*. Il visite la partie de la *Perse* qui est au *Nord-Est*, l'*Hircanie*, la *Margiane*, la *Bactriane* &c. A peine voit il passer la charue sur les fondemens de tant de villes jadis florissantes. Il passe au Nord de cet Empire, c'est-à-dire à l'*Isthme* qui sépare la *Mer Caspienne* du *Pont-Euxin*, & il n'y trouve presque aucun vestige de ce grand nombre de villes & de nations.

Il est étonné de ne voir plus ces communications des grands Empires des *Affyriens*, des *Médés*, des *Perfes*, avec les parties de l'Orient & de l'Occident les plus reculées. L'*Oxus* ne va plus à la *Mer Caspienne*, des Nations destructrices l'ont détourné ? Il le voit se perdre dans des sables arides. Le *Jaxarte* ne va plus jusqu'à la Mer. Le pays entre le *Pont-Euxin* & la *Mer Caspienne* n'est qu'un désert.

Notre Auteur, au milieu de ces vastes désolations, qui ne laissent plus voir que des ruines, ou quelques débris de la dévastation, nous rappelle le commerce de luxe, que les Empires de l'*Asie*

faisoient, tandis que les *Tyriens*, profitant des avantages que les nations intelligentes prennent sur les peuples ignorants, étoient occupés du commerce d'économie de toute la terre.

Il parcourt l'*Egypte*, qui, sans être jalouse des flottes des autres nations, contente de son terroir fertile, ne faisoit guère de commerce au dehors.

Il remarque que les *Juifs*, occupés de l'agriculture, ne négocioient que par occasion. Que les *Phéniciens*, sans commerce de luxe, se rendirent nécessaires à toutes les nations, par leur frugalité, par leur habileté, leur industrie, leurs péris, leurs fatigues. Qu'avant *Alexandre*, les nations voisines de la *Mer-Rouge* ne négocioient que dans cette mer & celle d'*Afrique*.

Il nous ramène aux beaux siècles d'*Athènes*, qui ayant l'empire de la Mer, donna la loi au Roi de *Perse*, & abattit les forces maritimes de la *Syrie* & de la *Phénicie*.

Il est frappé de l'heureuse situation de *Corinthe*, de son commerce, de ses richesses, comme aussi des causes de la prospérité de la *Grèce*, des jeux qu'elle donnoit à l'Univers, des Temples où tous les Rois envoyoient des offrandes, des fêtes, des oracles, de ses Arts incomparables.

Il envisage la navigation de *Darius* sur l'*Indus*

& sur la mer des *Indes*, plutôt comme une fantaisie d'un Prince, qui vouloit montrer sa puissance, que le progrès réglé d'un sage Monarque qui veut l'employer.

Il considère la révolution causée dans le commerce par quatre événemens arrivés sous *Alexandre*; la prise de *Tyr*, la conquête de l'*Egypte*, celle des *Indes*, & la découverte de la mer qui est au midi de ce pays.

La relation de *Hannon* lui sert de guide pour reconnoître la puissance & la richesse de *Carthage*, qui étant maîtresse des côtes de l'*Afrique*, s'étendit le long de celles de l'Océan. Il est enchanté de la simplicité de cette relation de *Hannon*, qui, ennemi de toute parure, étoit, comme les grands Capitaines, plus glorieux de ce qu'il faisoit, que de ce qu'il écrivoit. Ici il n'oublie pas le commerce d'économie de *Marseille*, qui augmenta sa gloire par la ruine de *Carthage*.

Dans le tour que notre Auteur fait des nations de l'antiquité, tandis qu'il nous fait connoître à travers différens siècles, la nature, l'étendue, les bornes de leur commerce, avec un discernement si délicat, que des faits même connus, prennent entre ses mains un nouvel intérêt, trop convaincu que pour mieux instruire le Lecteur, il faut mo-

diffier le ton uniforme de l'instruction, & ménager des surprises agréables ; tantôt, portant jusqu'au prodige l'union des sciences & des lettres ; il est charmé de nous rappeler la belle peinture tracée par *Homère*, de ces contrées que les malheurs d'*Ulysse* ont rendus si célèbres. Tantôt, occupé des pratiques purement mécaniques, il nous explique les causes physiques des différens degrés de vitesse des navires, suivant leur différente grandeur & leur différente force ; d'où vient que nos navires vont presque à tous vents, & que ceux des anciens n'alloient presque qu'à un seul, & comment on mesuroit les charges qu'ils pouvoient porter. Ici, il nous fait reconnoître la situation & le commerce ancien d'*Athènes*, vis-à-vis de la situation & du commerce présent d'*Angleterre*. Là, il nous fait contempler le projet de *Séleucus* de joindre le *Pont-Euxin* à la *Mer Caspienne*. Et parmi les grands desseins d'*Alexandre*, il s'arrête à admirer *Alexandrie*, ville que ce Conquérant fonda dans la vûe de s'assurer de l'*Egypte*, devenue le centre de l'Univers. Par ces remarques variées, mais toujours intéressantes, on diroit que notre Auteur, dans son tour de la terre, faisant, pour ainsi dire, reparoitre à nos yeux tout ce que le torrent des âges avoit renversé, en



agit comme le *Czar Pierre*, qui dans ses voyages de l'Europe, tandis qu'il cherchoit à connoître les établissemens utiles des différens pays, & à s'instruire des principales parties de chaque gouvernement, de leurs forces, de leurs revenus, de leurs richesses, de leur commerce; à *Paris* parmi tant de merveilles de cette Ville enchantée, ou pour mieux dire, dans cette école de toutes les nations, tandis qu'il se plaisoit à contempler les peintures du *Louvre*, il prenoit presque entre ses bras l'Auguste personne du Roi encore enfant, pour le garantir de la foule, de la manière la plus tendre. A *Amsterdam*, au milieu de ces dépositaires, & pour ainsi dire, de ces facteurs du commerce de toute la terre; il aimoit à travailler dans le chantier, pour apprendre la construction des vaisseaux. En *Angleterre*, il étudioit, comment cette nation a sçu non moins par son commerce, que par son gouvernement, se rendre la gardienne de la liberté de l'Europe. De retour en *Russie*, il forma le dessein hardi de la jonction des deux Mers dans cette langue de terre, où le *Tanaïs* s'approche du *Volga*, & il jeta les fondemens de *Petersbourg* dans la vue de former un entrepôt du commerce de l'Univers.

Notre Auteur, tout plein qu'il est de ces deux

Idées , l'une , que le commerce est la source de la conservation & de l'agrandissement des Etats , l'autre , que les *Romains* avoient la meilleure police du monde ; il avoue néanmoins que les *Romains* furent éloignés du commerce par leur gloire , par leur éducation militaire , par leur constitution politique , par leur droit des gens , par leur droit civil. Dans la Ville , ils n'étoient occupés que de guerres d'élections , de brigues. A la campagne , que d'agriculture ; dans les Provinces , un gouvernement dur & tyrannique étoit incompatible avec le commerce. Cela fit qu'ils n'eurent jamais de jalousie sur le commerce. Ils attaquèrent *Carthage* comme puissance rivale , & non comme nation commerçante. En effet , à *Rome* , dans la force de son institution , les fortunes étoient à peu près égales. À *Carthage* , des particuliers avoient des richesses de Rois. Comme les *Romains* ne faisoient cas que des Troupes de terre , les gens de mer n'étoient ordinairement que des affranchis. Leur politique fut de se séparer de toutes les nations non assujetties. La crainte de leur porter l'art de vaincre , fit négliger l'art de s'enrichir. Leur commerce intérieur étoit celui de l'importation des bleds , ce qui étoit un objet important non de commerce , mais d'une sage

pôlice pour la subsistance du peuple de *Rome*. Le négoce de l'*Arabie-Heureuse* & celui des *Indes* furent presque les deux seules branches du commerce extérieur. Mais ce négoce ne se soutenoit que par l'argent des *Romains*, & si les marchandises de l'*Arabie* & des *Indes* se vendoient à *Rome* le centuple, ce profit des *Romains* se faisoit sur les *Romains* mêmes, & n'enrichissoit point l'Empire; quoique d'un autre côté on puisse dire que ce commerce procuroit aux *Romains* une grande navigation, c'est-à-dire une grande puissance, que des marchandises nouvelles augmentoient le commerce intérieur, favorisoient les Arts, entretenoient l'industrie; que le nombre des Citoyens se multiplioit à proportion des nouveaux moyens de subsistance, que ce nouveau commerce produisoit le luxe, que le luxe à *Rome* étoit nécessaire, puisqu'il falloit qu'une ville, qui attiroit à elle toutes les richesses de l'Univers, les rendit par son luxe.

Notre Auteur, suivant de siècle en siècle la marche du commerce, le trouve plus avili après la destruction des *Romains* en Occident par l'invasion de leur Empire. Un déluge de barbares, comme par une crise violente de la nature, renouvella, pour ainsi dire, la face de la terre; bientôt

il n'y eut presque plus de commerce en Europe. La Noblesse, qui régnoit par tout, ne s'en mettoit pas en peine. Les barbares le regardèrent comme un objet de leurs brigandages. Quelques restes de leurs loix insensées, qui subsistent encore de nos jours, montrent la grossièreté de leur origine.

Depuis l'affoiblissement des *Romains* en Orient, lors des conquêtes des *Mabométans*; l'*Egypte* ayant ses Souverains particuliers, continua de faire le commerce; maîtresse des marchandises des *Indes*, elle attira les richesses de tous les autres pays.

A travers cette barbarie, le commerce se fit jour en Europe. Notre Auteur le voit, pour ainsi dire, sortir du sein de la vexation & de la barbarie. Les *Juifs*, proscrits de chaque pays, inventèrent les lettres de change. Par ce moyen, ils sauvèrent leurs effets, & rendirent leurs retraites fixes. Il remarque que depuis cette invention, les grands coups d'autorité ne sont, indépendamment de l'horreur qu'ils inspirent, que des imprudences; & qu'on a reconnu par expérience qu'il n'y a plus que la bonté du gouvernement qui donne de la prospérité. C'est toujours par ces sages réflexions, que notre Auteur fait présenter au Trône les plus utiles véri-

tés , dont il est doux de rappeler le précieux souvenir dans nos contrées , où le lien de tendresse entre les Princes & les sujets ne sçauroit être plus fort. Notre Auteur , il est vrai , a caché son nom , mais on le découvre dans le plus grand jour par ces traits frappants de sagesse , de modération , de bienfaisance , qui le font regarder comme l'âme de la probité même. Il en agit comme un *Phydias* qui n'ayant pas écrit son nom sur le bouclier de Minerve , y grava son portrait.

Notre Auteur, attentif à développer la naissance, le progrès, la transmigration, la décadence & le rétablissement du commerce , est enfin ravi de la découverte de deux nouveaux mondes. C'est le commerce, qui, à l'aide de la boussole, fit trouver l'*Asie* & l'*Afrique* , dont on ne connoissoit que quelques bords , & l'*Amérique* , dont on ne connoissoit rien du tout. L'*Italie* , hélas ! notre belle *Italie*, ne fut plus au centre du monde commerçant. Elle fut réduite dans un coin ; mais , qu'il me soit permis de faire une remarque patriotique ; Comme , heureusement , le germe des grands génies de cette belle contrée n'est pas éteint, & ce qui est plus, que les vûes & les desseins de ceux qui la gouvernent , sont toujours d'accord avec la félicité publique , elle a lieu d'espérer de recueillir les fruits de la découverte faite par ses enfans.

Les *Espagnols* découvroient & conquéroient du côté de l'Occident, les *Portugais* du côté de l'Orient. Mais les autres nations de l'*Europe* ne les laissèrent pas jouir tranquillement de leur conquêtes. Les *Espagnols* regardèrent les terres découvertes comme des objets de conquête, les autres nations trouvèrent qu'elles étoient des objets de commerce, & par des Compagnies de Négocians & des Colonies, y formèrent une puissance accablante, sans préjudice de l'Etat principal.

Notre Auteur fait voir l'utilité & l'objet des Colonies de nos jours; en quoi les nôtres diffèrent de celles des Anciens; il explique leurs loix fondamentales, sur-tout pour les tenir dans la dépendance de la Métropole. Il relève la sagesse de ces loix, par le contraste de la conduite des *Carthaginois*, qui pour rendre quelques nations conquises plus dépendantes, par un débordement d'ambition, qui les dégradoient de l'humanité, défendirent, sous peine de la vie, de planter, de semer & de faire rien de semblable, défense dont on ne peut se souvenir sans exécration.

Il se félicite de ce que l'Europe, par cette découverte du Nouveau Monde, est parvenue à un si haut degré de puissance, qu'elle fait le commerce & la navigation des trois autres parties du

monde. L'*Amérique* a lié à l'*Europe*, l'*Asie* & l'*Afrique*. Elle fournit à la première la matière de son commerce avec cette vaste partie de l'*Asie* qu'on appelle les *Indes Orientales*. Le métal si utile au commerce, comme signe, fut comme la base du plus grand commerce de l'Univers comme marchandise. La navigation de l'*Afrique* devint nécessaire, fournissant des hommes pour le travail des mines & des terres de l'*Amérique*.

Comme les *Indes*, au lieu d'être dans la dépendance de l'*Espagne*, sont devenues le principal; notre Auteur n'est point surpris que l'*Espagne*, devenue accessoire, se soit appauvrie, malgré les richesses immenses tirées de l'*Amérique*, & ce qui plus est, malgré son ciel pur & serein, & ses richesses naturelles. Le travail des mines du *Mexique* & du *Pérou* détruit la culture des terres d'*Espagne*. O vous, qui êtes à la tête des affaires, vous qui êtes les dépositaires des sentimens des Princes & les interprètes de leur amour, écoutez ce grand principe de notre Auteur. „ C'est une
 » mauvaise espèce de richesse, qu'un tribut d'ac-
 » cident, & qui ne dépend pas de l'industrie de
 » la nation, du nombre de ses habitans, ni de
 » la culture de ses terres”.

Notre Auteur propose ici une question à examiner,

miner , sçavoir si l'*Espagne* ne pouvant faire le commerce des *Indes* par elle même , il ne vaudroit pas mieux , qu'elle le rendit libre aux étrangers , ce qui pourtant , selon lui , ne devrait pas être séparé des autres considérations , sur-tout du danger d'un grand changement , des inconvéniens qu'on prévoit , & qui souvent sont moins dangereux que ceux qu'on ne peut pas prévoir.

Notre Auteur , après avoir traité des Loix dans leur rapport avec le commerce , considéré dans sa nature & ses distinctions , & avec le commerce considéré dans ses révolutions , examine les loix dans leur rapport avec la monnoye.

Il commence par expliquer la raison de l'usage de la monnoye , qui est la nécessité des échanges , vû l'inégalité des productions de chaque pays ; sa nature, qui est de représenter la valeur des marchandises, comme signe; sa forme, qui est l'empreinte de chaque Etat. Il passe ensuite à examiner dans quel rapport la monnoye doit être pour la prospérité de l'Etat avec les choses qu'elle représente. Il distingue les monnoyes *réelles*, des monnoyes *idéales*. Les *réelles* sont , dit-il , d'un certain poids & d'un certain titre. Elles deviennent *idéales*, lorsqu'on retranche une partie du métal de chaque pièce, en lui laissant le même nom. Pour que le commerce fleu-

riffe, les loix doivent faire employer des monnoyes *réelles*, éloignant toute opération qui puisse les rendre *idéales*, à moins de vouloir donner à l'Etat de terribles secouffes, témoin les playes profondes & cruelles qui saignent encore dans quelques pays.

Notre Auteur, nous instruit que l'or & l'argent augmentent chez les nations policées; soit qu'elles le tirent de chez elles, soit qu'elles l'aillent chercher la où il est; & qu'il diminue chez les nations barbares.

Il fait voir que l'argent des mines de l'*Amérique* est une marchandise de plus, que l'*Europe* reçoit en troc, & qu'elle envoie en troc aux *Indes*. Ainsi une plus grande quantité d'or & d'argent est favorable, si on regarde ces métaux comme marchandises, elle ne l'est point lors qu'on les regarde comme signe, parce que leur abondance choque leur qualité de signe, qui est beaucoup fondée sur la rareté. Ainsi c'est en raison de la quantité de ces métaux, que l'intérêt de l'argent est diminué, ou augmenté.

Il nous montre une grande vérité, sçavoir que le Prince ne peut pas plus fixer la valeur des marchandises, qu'ordonner que le rapport, par exemple d'un à dix, est égal à celui d'un à vingt. Car l'établissement d'un prix des choses dépend fondam

mentalement de la raison totale des choses au total des signes.

Il passe à l'article du change. Comme tout est du ressort de l'esprit lumineux de notre Auteur, de sorte que la matiere qu'il traite successivement, paroît celle qu'il sçait le mieux, il examine, il analyse, il approfondit tout ce qui a rapport au change. Le change, dit-il, est une fixation de la valeur actuelle & momentanée des monnoyes. Il est formé par l'abondance & la rareté relative des monnoyes des divers pays; il entre dans un grand détail pour montrer les variations du change; comment il attire les richesses d'un Etat dans un autre; il fait voir ses différentes positions, ses différens effets. Pour se faire mieux entendre, souvent il ne dédaigne pas les détails les plus minutieux, dont il profite pour s'élever aux vues générales; il sçait quelquefois même semer, pour ainsi dire, des fleurs sur les plus seches & les plus épineuses recherches de cette matiere de calcul, & il est consolant de voir élever entre ses mains ces mêmes recherches à un rang si éminent, qu'on les honore aujourd'hui du nom de sciences.

Notre Auteur, toujours persuadé que l'érudition choisie, bien loin de s'opposer à la science du gouvernement, lui prête un grand secours, à

l'aide des précieux monumens de l'antiquité, examine la conduite des *Romains* sur les monnoyes. Il reconnoît, que quand ils firent des changemens là-dessus, lors de la 1re. & de la 2de. guerre Punique, ils agirent avec sagesse ; mais qu'on n'en doit pas faire un exemple de nos jours, vû les différentes circonstances. Là monnoye haussa & baissa à Rome, à mesure que l'or & l'argent devinrent plus ou moins rares. Ainsi les *Romains* dans leurs opérations sur les monnoyes, ne firent que ce que demandoit la nature des choses.

Du tems de la République, on procéda par voye de retranchement ; l'Etat confioit au peuple ses besoins sans le séduire. Sous les Empereurs on procéda par voye d'alliage. Ces Princes réduits au désespoir, par leurs libéralités mêmes, altérèrent la monnoye. Ces opérations violentes, pratiquées pendant que l'Empire étoit affaibli sous un mauvais gouvernement, ne scauroit avoir lieu dans ce tems-ci, où indépendamment de la modération & la douceur des gouvernemens de nos jours, le change a appris à comparer toutes les monnoyes du monde, & à les mettre à leur juste valeur. Le titre des monnoyes ne peut plus être un secret : Si un Etat commence le billon, tout le monde continue & le fait pour lui ; Les espèces

fortes sortent d'abord , & on les lui renvoye foibles. Ainsi ces fortes de violences ne feroient que dessécher les racines du commerce , & éteindre le germe même de son existence. Le change ôte les grands coups d'autorité & rend inutiles les loix , qui choqueroient la liberté de disposer de ses effets. Enfin le change gêne le Despotisme.

Les Banquiers sont faits pour changer de l'argent , & non pas pour en prêter. Ainsi notre Auteur les trouve utiles , lorsque le Prince ne s'en sert que pour changer , & comme le Prince ne fait que de grosses affaires , le moindre profit fait un grand objet pour le Banquier même. Si au contraire , on les employe à faire des avances , ils chargent le Prince de gros intérêts , sans qu'on les puisse accuser d'usure.

L'esprit supérieur de notre Auteur ramene tout aux premiers principes , il apperçoit dans chaque matiere l'origine des abus & leur remede ; ainsi parlant des dettes de l'Etat , après avoir fait sentir l'importance de ne point confondre un papier circulant , qui représente la monnoye , avec un papier qui représente la dette d'une nation , il fait voir les conséquences de ces dettes , & les moyens de les payer sans fouler ni l'Etat , ni les particuliers , & sans détruire la confiance publique , dont on

a un souverain besoin, étant la seule & vraie richesse de l'Etat. Il fait aussi sentir combien il est essentiel, que l'Etat accorde une singulière protection à ses créanciers, si on ne veut jeter la nation dans les convulsions les plus dangereuses, & sans remède.

Quant au prêt de l'argent à intérêt, il remarque, que si cet intérêt est trop haut, le négociant qui voit qu'il lui coûteroit plus en intérêt, qu'il ne pourroit gagner dans le commerce, n'entreprend rien. Si l'intérêt est trop bas, personne ne prête, & le négociant n'entreprend rien non plus, ou si on le prête, l'usure s'introduit avec mille inconvéniens.

Il trouve aussi, d'après les grands Jurisconsultes, la raison de la grandeur de l'usure maritime dans les périls de la mer, & dans la facilité que le commerce donne à l'emprunteur de faire promptement des grandes affaires, & en grand nombre, au lieu que les usures de terre n'étant fondées sur aucune de ces deux raisons, sont ou prosrites par les Législateurs, ou réduites à des justes bornes.

Les continuels & brusques changemens que des loix extrêmes causèrent à Rome, tantôt en retranchant les capitaux, tantôt en diminuant ou

défendant les intérêts , tantôt en ôtant les contraintes par corps , tantôt en abolissant les dettes , naturalisèrent l'usure chez les *Romains*. Car les créanciers voyant le peuple leur débiteur , leur Législateur , leur Juge , n'eurent plus de confiance dans les contrats. Comme les loix ne furent point ménagées , cela fit que tous les moyens honnêtes de prêter & d'emprunter , furent abolis à *Rome* ; qu'une usure affreuse , toujours foudroyée & toujours renaissante , s'y établit ; tant il est vrai que les loix extrêmes , même dans le bien , font naître le mal extrême.

Notre Auteur indique le taux de l'intérêt dans les différens tems de la *République Romaine* , il en recherche les loix relatives. Comme les Législateurs portèrent les choses à l'excès , on trouva une infinité de moyens pour les éluder , ainsi il en fallut faire beaucoup d'autres pour les confirmer , corriger , tempérer.

Il est surprenant de voir comment notre Auteur , supérieur même aux préjugés , qu'un certain respect pour l'antiquité pourroit justifier , sçait relever l'erreur de *Tacite* , quoi qu'il soit un de ses Auteurs de préférence , lorsqu'il prit pour une loix des *douze Tables* , une loi qui fut faite par les Tribuns *Duellius* & *Ménénus* , environ quatre

vingt quinze ans après la loi des *douze Tables* ; & que cette loi fut la première qui fixa à Rome le taux de l'usure.

Il finit cette matière par une maxime d'*Ulpien*. » Celui-là paye moins qui paye plus tard ». Cela décide, dit-il, la question, si l'intérêt est légitime, c'est-à-dire, si le créancier peut vendre le temps & le débiteur l'acheter.

La population tient par la nature de la chose au commerce. Il y a, pour ainsi dire, une action & réaction entre ces deux agens. Ainsi notre Auteur, faisant sentir l'enchaînement de ces deux objets & leur influence mutuelle, après avoir examiné la matière du commerce dans tous ses rapports, n'est pas moins attentif à développer les loix relatives au nombre des hommes & à leur multiplication, & quel est le vœu de la nature.

Il commence par remarquer que la propagation des bêtes est constante, mais que celle des hommes est toujours troublée par les passions, par les fantaisies, par le luxe. Que l'obligation naturelle qu'a le pere de nourrir ses enfans, a fait établir le mariage, qui déclare celui qui doit remplir cette obligation.

Notre Auteur, toujours attentif à inspirer la pureté des mœurs, nous fait voir combien les con-

jonctions illicites choquent la propagation de l'espèce ; car le pere qui a l'obligation de nourrir & d'élever les enfans, n'est point fixe ; les femmes soumises à la prostitution publique , ne sçauroient avoir la confiance de la loi ; d'où il suit que la continence publique favorise la propagation de l'espèce.

La raison , dit notre Auteur , nous dicte , que quand il y a un mariage , les enfans suivent la condition du pere ; quand il n'y en a point , ils ne peuvent concerner que la mere.

La propagation est très-favorisée par la loi , qui fixe la famille dans la suite des personnes du même sexe. La famille est une sorte de propriété. Un homme qui a des enfans du sexe qui ne la perpétue pas , n'est jamais content qu'il n'en ait de celui qui la perpétue.

Il nous parle de divers ordres de femmes légitimes ; il traite des bâtards. Il observe , comment dans les Républiques anciennes on faisoit des loix sur l'état des bâtards , par rapport à la constitution. Telle République recevoit pour citoyens les bâtards , afin d'augmenter sa puissance contre les grands. Telle autre , comme *Athènes* , retrancha les bâtards du nombre des citoyens pour avoir une plus grande portion de bled. Dans plusieurs

les, dans la disette des citoyens, les bâtards succédoient; dans l'abondance, ils ne succédoient pas.

Il fonde le consentement des pères pour le mariage, sur leur puissance, sur leur amour, leur raison, leur prudence; mais il croit qu'il convient quelquefois d'y mettre des restrictions.

Comme la nature porte assez au mariage, il trouve inutile d'y encourager, à moins qu'elle ne soit arrêtée par la difficulté de la subsistance, par la dureté du gouvernement, par l'excès des impôts, qui font regarder aux cultivateurs leurs champs, moins comme le fondement de leur nourriture, que comme un prétexte à la vexation. Ainsi notre Auteur nous fait sentir, combien la population dépend de la sûreté, de la modération, de la douceur du gouvernement; tant il est vrai que chaque page de son ouvrage n'inspire que des sentimens paternels, sur-tout pour les cultivateurs, qu'on doit regarder comme la base de l'édifice politique.

Il nous fait voir comment la propagation dépend du nombre relatif des filles & des garçons; il développe la raison de la grande propagation dans les ports de mer; comment elle est plus ou moins grande, suivant les différentes productions de la terre, les pays de pâturage étant peu

peuplés, les terres à bled d'avantage, les vignobles encore plus; qu'elle est en raison du partage égal de terre, ou en raison des Arts, lorsque les terres sont inégalement distribuées; comment elle dépend de la fécondité du climat, sans besoin des loix, comme à la *Chine*; comment elle tient à la nature du gouvernement, comme dans les Républiques de la *Grèce*, où les Législateurs n'eurent pour objet que le bonheur des citoyens au dedans, & une puissance au dehors. Ainsi avec un petit territoire & une grande félicité, il étoit facile que la population devint si considérable, que les politiques Grecs crurent devoir s'attacher à régler le nombre des citoyens.

Notre Auteur, soutenant, pour ainsi dire, son vol, mesure comme un aigle la terre d'un œil ferme, & à l'aide des monumens de l'antiquité s'appërçoit que l'*Italie*, la *Sicile*, l'*Asie Mineure*, l'*Espagne*, la *Gaule*, la *Germanie* étoient à peu près, comme la *Grèce*, pleines de petits peuples & regorgeoient d'habitans; ainsi on n'y avoit pas besoin de loix pour en augmenter le nombre; mais comme toutes ces petites Républiques furent englouties dans une grande, on vit insensiblement l'Univers se dépeupler.

Comme les *Romains* furent le peuple du monde

le plus sage, & qui, pour réparer ses pertes, eut besoin du secours des loix, notre Auteur profitant de l'histoire & de la Jurisprudence, si liées à l'esprit de conseil & aux talens de l'administration, recueille les loix que les *Romains* firent à ce sujet.

Il proteste de ne point parler ici de l'attention que les *Romains* eurent pour réparer la perte des citoyens à mesure qu'ils en perdirent, faisant des associations, donnant des droits de Cité, & trouvant une pépinière de citoyens dans leurs esclaves. Il se borne à parler de ce qu'ils firent pour réparer la perte des hommes.

Jamais les vûes de sagesse & de prévoyance, qui dictèrent ces loix, n'ont eu une application plus nécessaire que dans les circonstances de nos jours. Ainsi il n'est point indifférent, que je suive pas à pas notre Auteur dans leur origine, leurs motifs, leurs avantages, leur suite, leurs infractions. Notre Auteur a été très-exact pour en recueillir toutes les vûes, & assez sage pour en choisir les plus essentielles.

Les anciennes loix de *Rome* cherchèrent à déterminer les citoyens au mariage. Les Censeurs y eurent l'œil, & selon les besoins, ils y engagèrent & par la honte & par les peines.

La corruption des mœurs dégoûta du mariage & détruisit la Censure elle-même.

Le nombre des citoyens fut assez diminué par les discordes civiles, le triumvirat, les proscriptions, qui, si j'ose le dire, remplirent Rome d'un deuil général & d'un désastre universel.

Pour y remédier, *César* & *Auguste* rétablirent la Censure & se firent Censeurs eux mêmes. Ils firent aussi des réglemens favorables au mariage.

César donna des récompenses à ceux qui avoient beaucoup d'enfans. Attaquant les femmes par la vanité, il défendit à celles qui avoient moins de quarante-cinq ans, & qui n'avoient ni maris ni enfans, de porter des pierreries, & de se servir de litières.

Auguste augmenta les récompenses & imposa des peines nouvelles. Il fit sentir aux *Romains* que la Cité ne consistoit point dans les maisons, les portiques, les places publiques; mais dans le nombre des hommes, qui sont les premiers biens & les biens les plus précieux de l'Etat. Il leur reprochoit le célibat, où ils vivoient pour vivre dans le liberrinage. »Chacun de vous, s'écrioit-il, a des compagnes de sa table & de son lit, & vous ne cherchez que la paix dans vos déréglemens».

Pour y remédier, il donna la loi qu'on nomme *Julia Pappia Poppæa*, du nom des Consuls. No-

tre Auteur la regarde avec raison, comme un Code de loix , ou un corps systématique de tous les réglemens qu'on pouvait faire à cet égard. Elle fut, dit-il, la plus belle partie des loix civiles des *Romains*.

On y accorda au mariage & au nombre des enfans les prérogatives, c'est-à-dire, tous les honneurs & toutes les préséances que les *Romains* accordoient par respect à la vieillesse.

On donna quelques prérogatives au mariage seul, indépendamment des enfans, qui en pourroient naître, ce qu'on appella le *droit des maris*.

On donna d'autres prérogatives à ceux qui avoient des enfans, ce qu'on appella *droit d'enfans*.

On en donna des plus grandes à ceux qui avoient trois enfans, ce qu'on appella *droit de trois enfans*.

Notre Auteur nous avertit de ne point confondre ces trois choses. Il y avoit, dit-il, de ces privilèges dont les gens mariés jouissoient toujours, comme par exemple une place particulière au Théâtre; il y en avoit, dont ils ne jouissoient que lorsque des gens qui avoient des enfans, ou qui en avoient plus qu'eux, ne le leur ôtoient pas.

Les gens mariés, qui avoient le plus grand

nombre d'enfans , étoient préférés , soit dans la poursuite des honneurs , soit dans leur exercice.

Le Consul qui avoit le plus d'enfans , prenoit le premier les faisceaux , il avoit le choix des Provinces.

Le Sénateur qui avoit le plus d'enfans , étoit écrit le premier dans le catalogue des Sénateurs. Il disoit son avis le premier.

L'on pouvoit parvenir avant l'âge aux Magistratures , chaque enfant donnant la dispense d'un an.

Le nombre de trois enfans exemptoit de toutes charges personnelles.

Les femmes ingénues , qui avoient trois enfans , & les affranchis qui en avoient quatre , sortoient de la tutelle perpétuelle établie par les loix.

Outre les récompenses , il y avoit des peines. Les voici.

Ceux qui n'étoient point mariés , ne pouvoient rien recevoir par le testament des étrangers.

Ceux qui étoient mariés , mais n'avoient point d'enfans , n'en recevoient que la moitié.

Le mari & la femme , par une exemption de la loi qui limitoit leurs dispositions réciproques par testament , pouvoient se donner le tout , s'ils

avoient des enfans l'un de l'autre ; s'ils n'en avoient point , ils pouvoient recevoir la dixieme partie de la succession à cause du mariage , & s'ils avoient des enfans d'un autre mariage , ils pouvoient se donner autant de dixiemes qu'ils avoient d'enfans.

Si un mari s'absentoit de sa femme pour autre cause que pour les affaires de la République , il ne pouvoit en être l'héritier.

La loi donnoit à un mari , ou à une femme qui survivoit , deux ans pour se remarier , & un an & demi pour le divorce.

Les peres , qui ne vouloient pas marier leurs enfans , ou donner des maris à leurs filles , y étoient contraints par le Magistrat.

On défendit les fiançailles , lorsque le mariage devoit être différé de plus de deux ans , & comme on ne pouvoit épouser une fille qu'à douze ans , on ne pouvoit la fiancer qu'à dix ; car la loi ne vouloit pas que l'on put jouir inutilement & sous prétexte de fiançailles des privilèges des gens mariés.

Il étoit défendu à un homme , qui avoit soixante ans , d'épouser une femme qui en avoit cinquante , car on ne vouloit pas des mariages inutiles après tant de privilèges.

La même raison déclara inégal le mariage d'une femme qui avoit plus de cinquante ans , avec un homme qui en avoit moins de soixante.

Pour que l'on ne fût pas borné dans le choix , *Auguste* permit à tous les ingenus , qui n'étoient pas Sénateurs , d'épouser des affranchies.

La loi Pappienne interdisoit aux Sénateurs le mariage avec les affranchies ou avec les femmes du Théâtre.

Du tems d'*Ulpien* la loi défendoit aux ingenus d'épouser des femmes de mauvaise vie , des femmes du Théâtre , des femmes condamnées par un jugement public. Du temps de la République ces loix étoient inconnues , car la Censure corrigeoit ces désordres , ou les empêchoient de naître.

Les peines contre ceux qui se marioient contre la défense des loix , étoit les mêmes que celles , contre ceux qui ne se marioient point du tout.

Les loix , par lesquelles *Auguste* adjugea au Trésor public les successions & les legs de ceux qu'elles déclaroient incapables , parurent plutôt fiscales que politiques & civiles. Ainsi le dégoût pour le mariage s'augmenta. Cela fit qu'on fut obligé tantôt de modifier ces loix , tantôt de diminuer les récompenses des délateurs ; tantôt

d'arrêter leurs brigandages , tantôt de modifier ces loix odieuses.

D'ailleurs , les Empereurs dans la suite les énerverent par les privilèges des droits de maris , d'enfans , de trois enfans , par la dispense des peines. On donna le privilège des maris aux foldats ; *Auguste* fut exempté des loix qui limitoient la faculté d'affranchir & de celle qui bornoit la faculté de léguer.

Les sectes de philosophie introduisirent un esprit d'éloignement pour les affaires. Ces fatales semences produisirent l'éloignement pour les soins d'une famille , & par conséquent la destruction de l'espèce humaine.

Les loix de *Constantin* ôtèrent les peines des loix *pappiennes*, & exemptèrent tant ceux qui n'étoient point mariés , que ceux qui étant mariés , n'avoient point d'enfans.

Théodose le jeune , abrogea les loix décimaires , qui donnoient une plus grande extension aux dons , que le mari & la femme pouvoient se faire à proportion du nombre des enfans , comme on l'a remarqué ci-dessus.

Justinien déclara valables tous les mariages , que les loix *pappiennes* avoient défendus.

Par les loix *anciennes* , la faculté naturelle que

chacun a de se marier & d'avoir des enfans , ne pouvoit être ôtée. Ainsi la *loi pappienne* annulloit la condition de ne se point marier , apposée à un legs , & le serment de ne se point marier & de n'avoir point d'enfans , que le patron faisoit faire à son affranchi ; mais on vit émaner des constitutions des Empereurs des clauses qui contredissent ce droit ancien.

Il n'y a point une loi expresse qui abroge les privilèges & les honneurs que les loix anciennes accordoient aux mariages & au nombre des enfans ; mais depuis qu'on accorda , comme firent les loix de *Justinien* , des avantages à ceux qui ne se marioient pas , il n'y pouvoit plus avoir des privilèges & des honneurs pour le mariage. Ici notre Auteur , rendant hommage au célibat qui a pour motif la Religion , déplore amèrement le célibat introduit par le libertinage , qui fait qu'une infinité de gens riches & voluptueux fuient le mariage pour la commodité de leur dérèglement.

Notre Auteur , avant de finir ce sujet , n'oublie pas cette loi abominable de l'exposition des enfans. Il nous fait remarquer , qu'il n'y avoit aucune *Loi Romaine* qui permit cette action dénaturée , & que la loi des *deux Tables* ne changea rien aux Institutions des *premiers Romains* , qui

eurent à cet égard une police assez bonne , mais qu'on ne suivit plus , lorsque le luxe ôta l'aïssance , lorsque les richesses partagées furent appelées pauvreté , lorsque le pere crut avoir perdu ce qu'il donna à sa famille , & qu'il distingua cette famille de la propriété.

Pour nous faire mieux connoître l'état de l'univers après la destruction des *Romains* , notre Auteur observe , que leurs réglemens faits pour augmenter le nombre des Citoyens , eurent , comme les autres loix qui élevèrent *Rome* à cette grandeur , leur effet , pendant que la République dans la force de son institution , n'eût à réparer que les pertes qu'elle faisoit par son courage , par sa fermeté , par son amour pour la gloire , & par sa vertu même. En réparant ces pertes , les *Romains* croyoient défendre leurs loix , leur Patrie , leurs Temples , leurs Dieux Pérates , leurs sépulcres , leur liberté , leurs biens. Mais , si-tôt que les loix les plus sages ne purent remédier aux pertes causées par une corruption générale , capable de rendre ce grand Empire une solitude , pour qu'il ne restât , pour ainsi dire , personne pour déplorer sa chute & l'extinction du nom Romain , dès lors un déluge de nations *Goths* , *Githiques* , *Sarassins* & *Tartares* coupa , pour ainsi dire le nerf

de ce corps immense & de cette machine monstrueuse ; bientôt des peuples barbares n'eurent à détruire que des peuples barbares.

Dans l'état où étoit l'*Europe*, après cette affreuse catastrophe & après un coup aussi surprenant, on n'auroit pas crû qu'elle pût se rétablir, sur-tout lorsque sous *Charlemagne*, elle ne forma plus qu'un vaste Empire. Mais il arriva un changement par rapport au nombre des hommes. L'*Europe* après *Charlemagne*, par la nature du gouvernement d'alors, se partagea en une infinité de petites souverainetés. Chaque Seigneur, n'étant en sûreté que par le nombre des habitans de son Village, où de sa Ville, où il résidoit, s'attacha à faire fleurir son pays, ce qui réussit tellement, que malgré les irrégularités du gouvernement, le défaut de connoissance sur le commerce, le grand nombre des guerres & des querelles, il y eut dans la plupart des contrées de l'*Europe* plus de peuple qu'il n'y en a aujourd'hui. Témoin les prodigieuses armées des *Croisés*.

La navigation, qui depuis deux siècles est augmentée en *Europe*, a procuré des habitans, & en a fait perdre ; Il ne faut pas juger de l'*Europe* comme d'un Etat particulier qui feroit seul une grande navigation. Cet Etat augmenteroit de

peuple , parce que toutes les Nations voisines viendroient prendre part à cette navigation. Il y arriveroit des matelots de tous côtés. Mais l'*Europe* , séparée du reste du monde par des déserts , par la Religion , étant presque par tout entourée des Pays *Mahométans* , ne se répare pas ainsi.

De tout ceci , notre Auteur a raison de conclure , que l'*Europe* a besoin de loix qui favorisent la propagation , la quelle étant la partie la plus malade de la plupart des gouvernemens de nos jours , mérite le plus de secours.

Notre Auteur , bien loin de trouver ces secours dans des établissemens singuliers , & encore moins dans les récompenses des prodiges , comme seroit celle des privilèges de *douze enfans* , nede-mande que des récompenses & des peines générales , comme demandoient les *Romains* , & il ne cherche que la nature dans les sillons des campagnes & dans les cabanes des laboureurs.

On diroit qu'il fait descendre les Princes de la Majesté du Trône , pour les conduire dans ces contrées malheureuses , où la nature est aussi défigurée que les hommes qui y séjournent. Spectateur de l'abandon de ces pays , dont les playes paroissent incurables , seulement à ceux qui ne connoissent pas la force des sages loix , & pénétré

Des plaintes , des gémiffemens , de l'esprit de nonchalance de ces habitans pâles , débiles , exténués , portant sur leur visage l'empreinte de leur infortune , il propose des remèdes & des règles si sentées , qu'on diroit qu'elles ont été dictées par l'énergie d'une ame qui ne désire que le bien. Comme ce seul article , rempli de vûes également éclairées & bienfaisantes , renferme , pour ainsi dire , le Code d'administration publique le plus sage que puisse former un Prince qui se sent plutôt le pere que le maître de ses peuples ; on me sçaura gré que je le répète ici. » Lorsqu'un Etat se trouve » dépeuplé par des accidens particuliers , des » guerres , des pestes , des famines , il y a des » ressources. Les hommes qui restent , peuvent » conserver l'esprit de travail & d'industrie ; ils » peuvent chercher à réparer leurs malheurs & » devenir plus industrieux par leur calamité même. Le mal presque incurable est lorsque la dé- » population vient de longue main par un vice » intérieur & un mauvais gouvernement. Les » hommes y ont péri par une maladie insensible » & habituelle : nés dans la langueur & dans la » misère , dans la violence ou les préjugés du » gouvernement , ils se sont vûs détruire souvent » sans sentir les causes de leur destruction &c.

» Pour rétablir un Etat ainsi dépeuplé ; on
 » attendroit en vain des secours des enfans qui
 » pourroient y naître. Il n'est plus tems : Les
 » hommes dans leurs déserts sont sans courage &
 » sans industrie. Avec des terres pour nourrir un
 » peuple , on a à peine de quoi nourrir une fa-
 » mille. Le bas peuple, dans ces pays, n'a pas mê-
 » me de part à leur misère , c'est-à-dire , aux fri-
 » ches dont ils sont remplis ; Le Prince , les Vil-
 » les , les Grands , quelques Citoyens principaux
 » sont devenus insensiblement propriétaires de
 » toute la contrée. Elle est inculte ; mais les fa-
 » milles détruites leur en ont laissé les pâtures , &
 » l'homme de travail n'a rien.

» Dans cette situation il faudroit faire dans tout
 » l'étendue de l'Empire ce que les Romains
 » faisoient dans une partie du leur : pratiquer dans
 » la disette des habitans ce qu'ils observoient dans
 » l'abondance , distribuer des terres à toutes les
 » familles qui n'ont rien , leur procurer les mo-
 » yens de les défricher & de les cultiver. Cette
 » distribution devroit se faire à mesure qu'il y au-
 » roit un homme pour la recevoir , de sorte qu'il
 » n'y eut point de moment perdu pour le travail”.

Que d'heureuses conséquences naissent des prin-
 cipes & des moyens que notre Auteur propose

Dans cet article pour exciter au travail , encourager l'agriculture , & trouver des bras & des char-
rues , qui fertilisent les terres abandonnées ! Il
fait sentir avec son grand discernement , qui frap-
pe toujours au but des choses , que la grande prof-
périté ou les désastres d'un pays , dépendent de la
bonté ou de la corruption du gouvernement. Que
sans la *propriété* , qui est , pour ainsi dire , la mere
nourrice de l'agriculture , tout est perdu , chose
qu'il a remarqué ailleurs par la pratique opposée
des Pays *Orientaux* , où le despotisme , ôtant l'es-
prit de *propriété* , cause l'abandon de la culture
des terres. » On ne bâtit point , dit-il , des mai-
sons que pour la vie , on ne fait point des fos-
sés , on ne plante point d'arbres , on tire tout
» de la terre , on ne lui rend rien , tout est en
» friche , tout est désert". Notre Auteur , toujours
affectionné au bien public , nous montre , que
ces domaines étendus , sans bornes , sont le fléau
de la culture des terres. Enfin , il fait voir que
rien n'annonce plus un gouvernement paternel ,
qu'une attention non interrompue pour exciter
au travail. Ces grandes vérités si l'on en est bien
pénétré , sont capables de ranimer l'agriculture & la
population , dans les fanges des marécages mêmes.

Cet amour du travail , & par conséquent cette

horreur de l'oisiveté, que notre Auteur inspire ; lui font faire une remarque, que peut-être le commun des hommes ne comprend pas, & qui cependant n'est que trop vraie, sçavoir, que la population, dans quelques circonstances, peut être favorisée ; dans quelques autres, elle peut être préjudiciée par l'établissement des Hôpitaux. Il s'en faut bien que notre Auteur avec cette humanité éclairée, qui marche à la tête de chaque page de son Ouvrage, ne reconnoisse que la vraie indigence est quelque chose de sacré, que les vrais pauvres doivent être respectés comme des gens revêtus d'un caractère public, & que par conséquent leur subsistance est la dette la plus ancienne & la plus privilégiée de l'Etat. Mais il n'a que trop raison de dire, que l'indigence même ne doit pas être regardée comme un mal, puisqu'elle a des ressources honnêtes pour ceux qui ne craignent pas le travail ; ainsi il n'a pas tort de dire, que les hôpitaux sont nécessaires dans les pays de commerce, où, comme beaucoup de gens n'ont que leur Art, l'Etat doit secourir les vieillards, les malades & les orphelins. Les richesses, dit-il, supposent une industrie ; mais comme dans un si grand nombre des branches de commerce, il est impossible qu'il n'y en ait toujours quelque-une

qui souffre, l'Etat doit apporter un prompt secours aux Ouvriers, qui sont dans la nécessité, laquelle étant momentanée, il ne faut que des secours de même nature, c'est-à-dire, des secours passagers. Mais quand la nation est pauvre, la pauvreté particulière dérive de la misère générale. Tous les hôpitaux du monde ne peuvent guérir cette pauvreté particulière; au contraire, l'esprit de paresse, qu'ils inspirent, augmente la pauvreté générale, & par conséquent la particulière; témoin quelques pays remplis d'hôpitaux, où tout le monde est à son aise, excepté ceux qui ont de l'industrie, qui cultivent les Arts & qui font le commerce.

Notre Auteur, pour perfectionner son Ouvrage, perfection qui consistoit à ramener le tout à des règles générales, comme à un point, pour ainsi dire, de ralliement, s'attache à prendre comme par la main & conduire avec sûreté ceux que le Ciel a assez aimés pour les choisir pour donner des loix. Ainsi, après avoir envisagé tous les différens rapports des loix, relativement à la constitution, à la liberté civile, à la liberté politique, à la force offensive, à la force défensive, au climat, au terroir, à l'esprit général, au commerce, à la population; il examine les loix dans

leurs rapports, avec les différens ordres des choses sur lesquelles elles statuent. Comme rien assurément n'égale la grandeur & l'importance de cet objet, digne d'un génie mâle & sublime, on diroit que notre Auteur prend ici un nouvel essor, & tente des routes nouvelles.

Il fait l'énumération des différentes branches des droits qui gouvernent les hommes : droit divin, droit naturel, droit Ecclésiastique, droit des Gens, droit politique, droit de conquête, droit civil, droit domestique.

Comme il reconnoit que la sublimité de la raison humaine consiste à sçavoir bien, auquel de ces différens ordres se rapportent principalement les choses sur lesquelles on doit statuer, & à ne point confondre les divers droits, qui doivent gouverner les hommes; il pose les limites & le point auquel tel droit doit s'arrêter, & tel autre doit commencer. Ces bornes sont tellement nécessaires à la solidité de l'édifice dans la Législation, que sans elles on énerveroit cette science la plus importante, par des questions minutieuses, capables de jeter dans un cahos toute opération des loix.

Ainsi, le sujet de ce Livre est, ce me semble, le côté le plus lumineux de notre Auteur. Il s'y

distingué par l'ensemble des vûes générales, & y excelle par le détail des divers droits qui concernent les successions, les devoirs des peres, des maris, des maîtres, des esclaves; les mariages, l'empire de la Cité, la propriété des biens, l'inviolabilité des Ambassadeurs, les Traités publics, les crimes seulement à corriger & non à punir, les obligations faites dans des circonstances particulières.

A travers ce détail, tout y annonce un génie accoutumé à envisager les objets sous toutes les faces, mais qui sçait voir tout en grand, & montrer dans une seule pensée, des choses qui en indiquent un grand nombre d'autres. En remontant à la source des Loix Divines, des loix de la nature, qui sont l'image de l'ordre & de la sagesse éternelle, des loix Ecclésiastiques, des loix politiques, des loix des nations entr'elles; notre Auteur fixe, pour ainsi dire, des lignes de démarcation entre les différens droits, pour que le Législateur puisse statuer avec sûreté sur les plus grandes affaires, selon leur différent ordre. Il apprend à ménager les droits sacrés de la Couronne & de l'Eglise, à ne point décider des successions & des droits des Royaumes par les mêmes maximes sur lesquelles on décide des successions &

des droits entre particuliers , à ne point confondre les règles qui concernent la propriété avec celles qui naissent de la liberté , c'est-à-dire , de l'empire de la Cité ; à distinguer avec une sage modération , les violations de simple police , qu'on ne fait que corriger , des grandes violations des loix , qu'on doit punir. Il sépare les principes des loix civiles & politiques de ceux qui dérivent du droit des gens , inspirant ainsi du respect pour les prérogatives sacrées & réciproques des nations. Pour appercevoir les vûes illimitées de notre Auteur à ce sujet , je ne ferai que rapporter un seul trait. » Si les Ambassadeurs abusent , dit-il , de » leur être représentatif , on les fait cesser en les » renvoyant chez eux ; on peut même les accuser devant leur maître qui devient par-là leur » juge , ou leur *complice* ». Ces deux mots renferment plus de choses que tous les volumes des Publicistes , qui traitent la grande question du Juge compétent des Ambassadeurs.

Après la fixation de ces limites , entre les différens droits qui gouvernent les hommes , notre Auteur couronne son travail par des règles très-sages , relatives à la manière de composer les loix. Il veut un stile concis , simple , sans ostentation ; une expression directe , des paroles qui réveillent

chez tous les hommes les mêmes idées ; point d'expressions vagues , point de subtilité , la loi n'étant que la raison simple d'un pere de famille ; point d'exceptions , de limitations , de modifications , point de loix inutiles , point de loix qu'on puisse éluder , point de changement dans une loi sans une raison suffisante. Il recommande que la raison de la loi soit digne d'elle , que la loi ne choque point la nature des choses. Il fait aussi consister le génie du Législateur , à sçavoir , dans quels cas il faut de l'uniformité , & dans quels cas il faut des différences , & il nous avertit de bien distinguer une décision , & souvent une faveur particuliere de quelque rescript , d'avec une constitution générale.

Notre Auteur exige dans un Législateur , non seulement un génie étendu , mais , ce qui importe le plus , un cœur bon ; car un Législateur est , si j'ose le dire , l'ange tutelaire des Etats.

Ainsi , la candeur doit former le caractère de la loi. Il veut que l'esprit de modération soit celui du Législateur , & il n'a que trop raison ; car un sage Législateur doit sçavoir arrêter même le bien dans le point où commence l'excès , & il doit éviter de mener les hommes par les voyes extrêmes. Il se plaint amèrement , que les loix

rencontrent presque toujours les préjugés, & ce qui est pire, les passions des Législateurs.

Enfin notre Auteur développe l'esprit de quelques loix *Grecques & Romaines*, pour nous faire mieux connoître d'autres principes dans la manière de composer les loix. Ainsi il remarque que des loix qui paroissent s'éloigner des vûes du Législateur y sont souvent conformes; que de loix, qui paroissent les mêmes, n'ont pas toujours le même effet, ou n'ont pas toujours le même motif, ou sont quelquefois différentes. Que de loix, qui paroissent contraires, dérivent quelquefois du même esprit. Il nous enseigne de quelle manière deux loix diverses peuvent être comparées; qu'il ne faut pas séparer les loix de l'objet pour lequel elles sont faites, ni des circonstances, qui les ont occasionnées; qu'il est bon quelquefois qu'une loi se corrige elle-même.

Voilà l'économie de cet Ouvrage magnifique. A la peinture que je viens de tracer, quelque foible qu'elle soit, il est aisé de voir, que dans ce Livre de l'*Esprit des Loix* régnent la précision, la justesse, un ordre merveilleux; ordre peut-être caché aux yeux de ceux qui ne sauroient marcher que de conséquence en conséquence, toujours guidés par des définitions, des divisions,

bons, mes tant-propos, des distinctions; mais qui passe dans tout son jour aux esprits attentifs, capables de suppléer d'eux-mêmes les conséquences, qui naissent des principes, & assez habiles pour rapprocher & joindre dans la chaîne des vérités établies, celles qui en suivent, qui aux yeux des connoisseurs, ne sont, pour ainsi dire, couvertes que d'un voile transparent.

Son stile majestueux, plein de sens, mais toujours concis, fait aussi voir combien notre Auteur a compté sur la méditation du Lecteur. Les grandes beautés, qui éclatent dans ses expressions, ne sçauroient être mieux senties que par ceux qui se sont familiarisés avec la lecture des anciens, tant notre Auteur sçait conserver per tout un certain air antique, dont le caractère étoit, de réunir une force digne de la majesté du sujet, avec les graces les plus naïves & les nuances les plus délicates. Je n'exagere point, lorsque je dis qu'en lisant *Polybe*, *César* & *Tacite*, après l'ouvrage de notre Auteur, il ne me paroît pas que je change de lecture. C'est ainsi, qu'en nous promenant dans notre galerie Royale parmi une foule d'étrangers, on ne croit pas changer d'objet en tournant l'œil des statues des Grecs à

celle de *Michel-Ange*, & de la *Vénus* de la *Tribune* à celle du *Tirien*.

Après avoir parlé de l'ouvrage de notre Auteur, j'aurais mauvaise grace à entretenir le Lecteur de mon travail, c'est au Lecteur équitable d'en juger par le travail même, pourvu qu'il mette à part pour un moment l'ouvrage de notre Auteur, comme l'on cacheoit les simulacres des Dieux.

Mon dessein est de montrer la conformité de penser de notre Auteur, avec les plus grands génies de tous les âges (*). Mais à Dieu ne plaise, que par là, j'aye voulu porter atteinte à la plus précieuse prérogative de son Ouvrage, qui consiste dans cet esprit créateur. Il faut l'avouer, il étoit réservé à l'extrême vigueur du génie de notre Auteur, de former un si beau système, par le précieux enchaînement des pensées détachées, & qu'on a regardé jusqu'à présent comme des matériaux épars & comme étrangers. Ainsi, ma science vis-à-vis de celle de notre Auteur, qui est vraiment créatrice, à peine mérite-t-elle le nom de science, n'étant pour ainsi dire que de seconde main : j'allois presque dire,

(*) Par des Notes faites à l'ouvrage de l'Esprit des Loix.

de l'Esprit des Loix.

59

qu'je ne suis qu'un voyageur, qui, à la vûe d'une grande Pyramide, se plaît à examiner la charpente, qui a servi pour l'élever.

J'espère que notre Auteur agréera mon intention. S'il y trouve quelque chose qui soit conforme à ses souhaits, je me trouverai le plus heureux des mortels ; car c'est le comble du bonheur , que de travailler pour le progrès de la raison humaine , unique objet de notre Auteur & de son ouvrage immortel.

F I N.

71721893



